

L'ESPRIT DES PLANTES



ÉTAIT un singulier homme que le docteur Magnus. Figurez-vous un grand corps maigre, serré et boutonné jusqu'au cou dans une longue redingote grise, comme un parapluie dans son fourreau, et surmonté d'une grosse tête osseuse et jaune qu'on eût dite

sculptée dans un morceau de vieil ivoire. Son front large et chauve, ses petits yeux gris scintillant dans l'ombre de deux épais sourcils blancs, son grand nez en bec d'aigle surplombant une bouche largement fendue qui laissait voir, lorsqu'elle s'entr'ouvrait, des dents longues à faire peur aux petits enfants, tout cela lui donnait un air étrange, un air d'oiseau de proie.

C'était bien, cependant, le meilleur homme de la terre que le docteur Magnus, et non-seulement il était l'ami de tous les enfants à qui ses grandes dents ne faisaient plus peur, mais il était encore la providence de leurs parents. C'était, en un mot, le bienfaiteur du pays, et, en même temps, un véritable puits de science, bien que lui-même parût l'ignorer ; il avait tout étudié, tout vu par ses propres yeux, pendant ses longs voyages, et il avait sur toutes choses les idées les plus originales. Homme très-religieux d'ailleurs, et admirateur passionné de la nature, il adorait le Créateur dans ses œuvres, et voyait dans l'harmonie générale un concert perpétuel d'actions de grâces en l'honneur du Tout-Puissant.

Un beau matin qu'après être allés visiter ensemble quelques malades, nous nous étions assis l'un près de l'autre sur le penchant du coteau de Montmorency, où était située la maisonnette du docteur :

« Quel ravissant tableau ! me dit le bon docteur ; comme cette riche verdure des champs, inondée de lumière, contraste harmonieusement avec les grandes ombres que projettent les massifs de la forêt. Qu'il est bon d'aspirer ces douces senteurs des prés et des bois, et d'entendre tous ces chants d'oiseaux. Que la nature est admirable ! Tout y est grand, tout y est beau, tout y parle à l'âme, et le moindre brin de mousse, aussi bien que l'immensité des cieux, fait éclater la puissance et la bonté de Celui qui a donné à chaque être, animal ou végétal, l'intelligence nécessaire pour se guider dans les actes propres à assurer son bien-être et à conserver la place qu'il lui a réservée ici-bas.

— Et qu'il m'écriai-je, admettez-vous donc que

les plantes puissent avoir de l'intelligence ou même des instincts ?

— Et pourquoi n'en auraient-elles pas ? dit-il en me regardant. Les organes des plantes, comme ceux des animaux, se développent peu à peu, par l'âge et la nourriture ; mais il y a en eux autre chose que des organes, il y a une force vitale qui les pousse au dedans, les dispose aux actes que nous leur voyons accomplir ; et cette force, de quelque nom que vous l'appeliez, instinct ou intelligence, c'est le souffle divin dont le Créateur a animé tous les êtres, selon les paroles de l'Écriture. Sans doute cette intelligence est de nature différente suivant les êtres, elle est d'autant plus parfaite, que l'organisation est elle-même plus perfectionnée. Mais pour être moindre que la nôtre, cette intelligence n'en existe pas moins chez tous les êtres vivants. Or, si les animaux vivent, les plantes vivent aussi. Il existe même de telles analogies entre les fonctions vitales des plantes et celles des animaux, l'on a constaté chez elles des phénomènes si extraordinaires, qu'on ne peut leur refuser des instincts particuliers et une certaine liberté d'action. »

Et comme je hochais la tête d'un air d'incrédulité :

« Prêtez-moi, continua-t-il, quelques instants d'attention, et je vous exposerai les faits qui, pour moi, prouvent en faveur de l'intelligence des plantes.

Lorsque vous voyez un animal faire des efforts, soit pour se procurer des aliments, soit pour se soustraire à des influences nuisibles, vous admettez sans difficulté que ce sont là des actes volontaires, parce que vous le voyez se mouvoir vers l'objet qu'il convoite, ou manifester ses désirs et ses besoins d'une manière apparente ; la plante, au contraire, vous paraît immobile, et vous êtes naturellement peu disposé à reconnaître en elle les manifestations d'un être animé. Cependant la plante croît comme l'animal ; comme lui, elle reçoit du dehors l'aliment qui la fait croître ; comme lui, elle respire et se multiplie ; la graine est à la plante ce que l'œuf est à l'oiseau. Mais les végétaux sont constamment attachés à la terre, tandis que les animaux se meuvent à sa surface, et à cette faculté de locomotion se joint, chez l'animal, le sentiment de ce qui se passe en lui, faculté dont paraît d'abord être privée la plante.

Quant à moi, j'aime à me persuader que ces fleurs qui parent nos campagnes et nos jardins d'un éclat toujours nouveau, que ces arbres dont les fruits savoureux affectent si agréablement nos yeux et

notre palais, que ces arbres majestueux de nos forêts, sont autant d'êtres sentants qui goûtent à leur manière les douceurs de l'existence.

Mais étudions la plante en la prenant au berceau, c'est-à-dire dans la graine. Si vous semez des graines de différentes espèces, en suivant attentivement leur germination, vous verrez la plante sortir, croître et se développer sous vos yeux. Supposons que quelques-unes de ces graines ont été semées à contre-sens, la radicule ou petite racine tournée vers le haut, et la plantule ou petite tige tournée vers le bas; au bout de quelques jours vous remarquerez que la radicule se sera élevée à la surface du sol, et que la plantule se sera enfoncée dans la terre. Vous ne serez pas surpris de cette direction si nuisible à la vie de la plante, l'attribuant à la position que vous avez donnée à ces graines en les semant. Mais si vous continuez d'observer, vous verrez bientôt la radicule se replier sur elle-même pour regagner l'intérieur de la terre, et la plantule se recourber en sens contraire pour s'élever dans l'air. — Ce changement de direction ne vous donnera-t-il pas à penser que cette petite plante est douée d'un certain discernement, d'un certain esprit de conduite?

Cela ne vous suffit pas, et suspendant votre jugement, vous continuez vos expériences. — Le terrain dans lequel ont poussé vos plantes est d'une bonne nature, spongieux et gras; mais il est contigu à un terrain de qualité toute différente, c'est-à-dire sec, dur et graveleux. Vous voyez d'abord les racines de vos plantes s'étendre également de tous côtés, mais arrivées à la limite du bon terrain, au lieu de continuer directement leur route et d'entrer dans la mauvaise terre, elles changent de direction et se prolongent dans la bonne. Elles s'y prolongent même de façon à vous faire craindre qu'elles ne gênent les plantes voisines et n'interceptent leur nourriture. — Vous imaginez alors de creuser un fossé qui les en sépare; mais ces plantes que vous prétendez ainsi maîtriser trompent votre prudence, elles font passer leurs racines sous le fossé, et les conduisent à l'autre bord. — Vous mettez à nu une de ces racines, en ayant soin, toutefois, de ne pas trop l'exposer à la chaleur, et vous placez près d'elle une éponge imbibée d'eau; bientôt vous voyez la racine se porter vers cette éponge, et autant de fois vous changez celle-ci de place, autant de fois la racine la suit et se conforme à toutes ses positions.

Tandis que vous méditez sur ces faits, déjà fort surprenants, d'autres phénomènes s'offrent à vous presque en même temps. Vous observez que toutes vos plantes dirigent leurs feuilles vers la lumière, la face supérieure tournée vers le ciel; — vous avez appris que c'est par les milliers de petites bouches ou pores dont est munie la feuille, que la plante respire, en absorbant l'acide carbonique de l'air, et que c'est seulement sous l'influence bienfaisante de la lumière qu'elle peut s'assimiler cet élément nécessaire à son existence. — Il vous vient alors à l'idée de changer la position de ces feuilles et de leur imposer une direction contraire à celle qu'elles occupaient naturellement, et vous tordez le pétiole ou la queue de ces feuilles de manière que la face supérieure regarde la terre, et l'inférieure le ciel; mais bientôt vous voyez toutes ces feuilles se mettre en mouvement, elles tournent sur leur pétiole comme

sur un pivot, et au bout de quelques heures elles ont repris leur première situation. — Peut-être n'est-ce là, pensez-vous, qu'un simple effet de l'élasticité des fibres, et pour vous en assurer, vous tordez la branche sans toucher aux feuilles, de telle façon que leur face supérieure soit tournée vers la terre, et vous fixez la branche afin qu'elle ne bouge pas. — Mais c'est en vain; bientôt vous voyez toutes les feuilles, tordant elles-mêmes leur pétiole avec effort, retourner leur face supérieure vers le ciel.

Que penser de ces faits? — Les animaux, même les mieux doués, feraient-ils preuve de plus de discernement pour soustraire un de leurs membres à de gênantes entraves?

Nous allons voir que, dans bien des circonstances, la plante ne se contente pas d'envoyer ses racines à la recherche de ses aliments et qu'elle se déplace entièrement. — Au milieu des ruines d'une vieille abbaye située près de Bordeaux, j'ai vu, dans mon enfance, un érable qui croissait sur un des murs épais du cloître; mais bientôt ce petit arbre, soit qu'il se trouvât trop à l'étroit en ce lieu, ou que plutôt il y manquât de nourriture, sentit le besoin d'un sol plus substantiel. Il fit alors descendre le long du mur une forte racine qu'il fixa solidement dans la terre au-dessous, et lorsque cette racine eut pris assez de consistance, l'érable pour s'y asseoir, détacha petit à petit ses autres racines du mur où il avait vécu jusque-là, et s'en sépara entièrement pour vivre désormais dans le sol où il s'était transporté par ses propres efforts. — J'ai observé un fait semblable aux environs du lac de Come: Sur les hauteurs qui dominent le lac, des arbres se sont développés dans des terrains arides, où ils ne trouvent pas les éléments nécessaires à leur nourriture; il faut donc qu'ils périssent ou changent de place. Presque tous prennent ce dernier parti et font descendre le long des rochers, souvent à des distances considérables, de fortes racines qui se dirigent vers la bonne terre, y pénètrent profondément, et se transforment en tiges nouvelles, tandis qu'ils abandonnent les anciennes qui finissent par dépérir entièrement.

Ces faits ne semblent-ils pas prouver que non-seulement les végétaux jouissent jusqu'à un certain point de la faculté de changer de place, mais encore qu'ils sont doués d'un instinct particulier qui leur permet de reconnaître la bonne terre et d'y diriger leurs racines? — N'est-on pas autorisé à admettre que ces efforts sont des actes intelligents, et que l'individu dont ils émanent peut en avoir conscience aussi bien que la bête, lorsqu'elle agit d'une manière analogue.

Ce n'est pas seulement pour trouver sa nourriture que la plante fait preuve d'une force animée: car, tandis que ses racines tendent invinciblement à se diriger vers la terre, et semblent rechercher l'obscurité, sa tige au contraire s'élève constamment et recherche avec avidité l'air et la lumière nécessaires à son développement. On la voit faire des efforts aussi énergiques pour surmonter les obstacles qui lui dérobent ces deux éléments que la racine en fait pour trouver un sol favorable. Les plantes que le hasard de leur naissance oblige à vivre dans l'obscurité, s'efforcent d'échapper à la fatale condition qui les oppresse. On les voit, quoique vivant encore d'une vie factice et languissante, s'étendre en longues tiges étiolées, serpenter à droite et à gauche

avec une inquiétude en quelque sorte fiévreuse, jusqu'à ce qu'elles atteignent enfin le rayon de lumière devant leur donner la vigueur qui leur manque. — N'avez-vous pas vu souvent des pommes de terre déposées dans une cave, germer et s'allonger de plusieurs mètres au-dessus du sol, pour atteindre l'unique soupirail par lequel pénètre la lumière?

L'illustre poète Goethe, qui était aussi un savant naturaliste, a fait cette observation remarquable que, lorsqu'un chêne, dans une forêt, a de grands arbres pour voisins, il manifeste une tendance continue à s'élever tout droit à la recherche de l'air et de la lumière. Il s'élance impatient jusqu'à ce qu'il ait dépassé l'obstacle. Il s'abstiendra de tout développement latéral; vous ne verrez aucune branche se détacher de sa tige nue; toute sa force vitale va d'un bond au sommet, il végète, il languit, mais il monte, il monte toujours, jusqu'à ce qu'il ait atteint le but, de ses persévérants efforts, et ce n'est qu'alors qu'il s'arrête et commence à développer ses branches latérales pour en former sa couronne. — Le savant docteur Glocker a vu dans les mines profondes de Mansfeld, en Saxe, une petite plante qui d'ordinaire n'acquiert que quelques pouces de hauteur, ramper contre les parois de la mine à plus de cent pieds de hauteur. Jetée par un hasard quelconque à cette grande profondeur, elle s'était mise à chercher ce qui lui manquait le plus, la lumière. Le seul moyen d'y atteindre était de croître, de croître toujours; ainsi avait fait cette plante, qui, pour atteindre la lumière, avait, dans ses efforts désespérés, atteint plus de cent fois la hauteur qu'elle acquiert lorsqu'elle vit en pleine lumière, à la surface de la terre.

N'est-il pas extraordinaire de voir des êtres, considérés généralement comme absolument insensibles, non-seulement montrer une grande impressionnabilité sous l'action de la lumière, mais encore se porter à sa rencontre avec une telle énergie?

Comme dernier exemple de cette avidité de la tige pour l'air et la lumière, je vous citerai la curieuse expérience du botaniste français Mustel. Cet ingénieux observateur plaça devant un pot de jasmin une petite planche, où il avait ménagé plusieurs ouvertures de deux pouces de diamètre, à une distance de six pouces les unes des autres. Le jasmin changea la direction de sa tige et s'achemina vers la lumière en traversant l'ouverture la plus rapprochée; Mustel retourna aussitôt la planche, de façon que la tige qui avait passé par le premier orifice se trouvât dans l'ombre; mais la plante vint de nouveau s'offrir à la lumière, en traversant la seconde ouverture. Après avoir ainsi plusieurs fois réitéré l'expérience, Mustel eut la satisfaction de voir la tige traverser toutes les ouvertures et courir en zigzag des deux côtés de la planche. Ce fait ne rappelle-t-il pas l'instinct auquel obéit l'oiseau qui s'échappe, lui aussi, par la première ouverture qu'on lui a laissée?

La lumière est, pour les plantes comme pour la presque totalité des êtres vivants, le souverain bien; elles y aspirent de toutes leurs forces, y tendent par tous les moyens. Chacun sait que l'hélianthe (vulgairement soleil) tourne constamment ses grandes fleurs jaunes vers l'astre du jour; mais beaucoup de personnes ignorent qu'une foule de plantes rustiques

suivent également le cours du soleil. Lorsque le soir on entre dans une prairie, en regardant le couchant, on n'y voit que fort peu de fleurs, parce qu'elles sont toutes tournées vers le soleil couchant; au contraire, si l'on y arrive du côté opposé, on voit la prairie briller de l'éclat de mille et mille fleurs. De même, lorsqu'on se dirige, le matin, vers la prairie, en regardant l'orient, on n'y aperçoit d'abord aucune fleur, parce qu'elles sont toutes tournées vers le soleil levant.

Les plantes, comme les animaux, semblent jouir d'un sommeil réparateur, et, comme eux, elles prennent leurs dispositions pour passer tranquillement ce moment de repos. Ainsi, on voit les arrosches relever l'une contre l'autre leurs feuilles opposées, pour abriter entre elles leurs jeunes bourgeons pendant leur sommeil. La balsamine, des bois, au contraire, rabat ses feuilles en une voûte protectrice autour de ses fleurs. Beaucoup de plantes à feuilles composées relèvent leurs folioles dès le crépuscule et les joignent entre elles par leur sommet, de manière à en former un toit sous lequel les fleurs se trouvent abritées contre le froid et les autres dangers qu'amène la nuit. Enfin, la plupart des plantes dormantes ont soin de fermer leurs fleurs avant de s'abandonner au sommeil, de sorte que leurs organes délicats se trouvent à l'abri de la bise et des fortes rosées. Quelques-unes ouvrent régulièrement leurs fleurs avec le jour, pour les refermer dès que le soleil se couche; elles dorment donc plus longtemps à l'automne qu'en été. D'autres, au contraire, ont un sommeil si régulier qu'elles s'endorment ou se réveillent, c'est-à-dire ferment leurs fleurs ou les rouvrent exactement à la même heure chaque jour, sans égard pour la saison. L'illustre Linné ayant constaté ce fait, réunit dans un même parterre une série de plantes dormantes dont chacune se réveillait à une heure différente, et il réussit ainsi à former une horloge florale dont la marche est assez régulière, et à laquelle il a donné le nom poétique d'*horloge de Flore*. On peut donc, en suivant attentivement les moments précis où telle et telle autre plante s'épanouit et se referme, connaître la véritable heure du jour. — Il existe par contre beaucoup de plantes dont le sommeil est extrêmement irrégulier; ce sont des êtres très-sensibles aux influences atmosphériques. Ces plantes redressent ou rabattent leurs feuilles; elles ouvrent ou ferment leurs fleurs; en un mot elles dorment ou restent en état de veille, selon le temps qu'il fait. En observant avec soin les habitudes de ces végétaux, on finit par reconnaître en eux des baromètres vivants qui indiquent le temps avec autant et souvent même plus de précision que ne le font les instruments de nos opticiens.

La stellaire ou morgeline se réveille vers neuf heures du matin; elle redresse sa tige et ouvre ses feuilles et ses fleurs pour veiller jusqu'à midi, si le temps doit rester beau; mais, s'il doit pleuvoir dans la journée, les fleurs ne s'ouvriront pas et la tige restera inclinée. Le souci ouvre ordinairement ses fleurs entre six et sept heures du matin, et reste éveillé jusqu'à quatre heures du soir. Aussi longtemps qu'il agira ainsi, on peut compter sur le beau temps; mais s'il dort encore après sept heures du matin, on peut être certain qu'il pleuvra avant la fin de la journée. Le nénuphar blanc, comme le lotus

du Nil, élève dès le matin sa fleur à la surface de l'eau des lacs qu'il habite, et la laisse ouverte pendant tout le jour; mais, lorsque vient le soir, il ferme ses fleurs et les retire à une grande profondeur sous l'eau; image de ces ondines de la légende, qui dorment la nuit au fond des eaux et viennent de grand matin se réchauffer au soleil.

Si, des phénomènes généraux communs au plus grand nombre des plantes, nous passons à ceux d'un genre particulier que nous offrent certaines espèces, nous reconnaitrons d'une manière bien plus évidente encore cette sensibilité extrême et cet instinct qui les guide dans les actes propres à assurer leur bien-être, ou les porte à réagir contre toutes les influences hostiles qui tendent à troubler leur paisible existence.

En général les plantes grimpantes s'enroulent indistinctement autour de toutes sortes d'objets; mais il n'en est pas de même de la cuscute, petite plante à tiges sarmenteuses délicates comme des fils. Celle-ci dédaigne de s'attacher aux corps inanimés, et ne s'enroule qu'autour de végétaux vivants. Si l'on place auprès d'une jeune cuscute un bâton, une tige morte, elle passera à côté sans la toucher; mais elle s'enroulera autour de toute plante vivante qui se trouvera à sa portée, surtout autour de la luzerne, du genêt et du thym, qu'elle affectionne particulièrement. — Tandis que les autres plantes grimpantes restent enracinées dans la terre où elles naissent, et continuent à y puiser leur nourriture, la cuscute, au contraire, après avoir germé dans la terre, s'en détache en grandissant, et laisse dépérir les premières racines qu'elle y avait jetées. Elle puisera désormais sa nourriture dans la sève même des végétaux qu'elle aura enlacés, et dans le sein desquels elle fera pénétrer à cet effet une infinité de petits suçoirs ou racines, à mesure qu'elle grandit. Elle s'enroule autour de sa victime comme un serpent autour de sa proie, la presse dans ses replis, enfonce ses suçoirs dans sa substance, se repaît de ses sucs, l'épuise et l'étouffe. Puis, lorsque la plante en meurt, la cuscute, ingrate et vorace comme tous les parasites, fait avancer l'extrémité de sa tige à la recherche d'un nouvel appui et d'une nouvelle proie dont la sève puisse lui fournir une abondante nourriture. Comme elle s'étend très-rapidement, un seul de ses pieds peut, en trois mois de temps, faire périr tout ce qui l'environne à plus de deux mètres de circonférence. L'espace qu'elle occupe devient stérile, et, semblable à l'aire ensanglantée d'une bête féroce, elle ne laisse autour d'elle que cadavres mutilés, que débris et solitude. — Mais aucune plante ne donne des signes plus extraordinaires de sensibilité que la *sensitive*. Les causes les plus légères, une faible secousse, un peu de vent, le passage d'un nuage orageux, le dégagement de vapeurs irritantes, suffisent pour faire mouvoir et abaisser subitement toutes ses feuilles; elles se rabattent en s'imbriquant les unes sur les autres, le long de leur tige, qui s'incline à son tour. Peu de temps après la cessation de la cause irritante, la plante sort de cette espèce de défaillance; toutes ses parties se raniment et reprennent leur position première. — La *sensitive* paraît même éprouver des sensations douloureuses, tout autant que les êtres du règne animal. Si l'on fait une blessure à la branche d'une *sensitive*, avec un scalpel bien tranchant et avec assez de légèreté pour éviter toute es-

pèce d'ébranlement, on n'en verra pas moins la plante abaisser instantanément toutes ses folioles et même ployer ses branches, comme pour se dérober à la douleur, et les mouvements de la plante seront plus ou moins accentués, selon la gravité de la blessure. Une goutte d'acide appliquée avec toute la légèreté possible sur une feuille de la *sensitive*, entraîne les mêmes phénomènes, bien que le tissu reste intact, le plus souvent, sous l'action du caustique; et les mouvements de la plante sont d'autant plus énergiques que la causticité des agents chimiques est plus grande. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, et qui prouve le plus en faveur du sentiment de la plante, c'est qu'elle s'accoutume peu à peu à l'action d'une cause irritante, absolument comme le font les hommes et les animaux. En voici la preuve : le botaniste Desfontaines ayant acheté une *sensitive*, la plaça à ses côtés dans une voiture. Comme il s'y attendait, il la vit fermer précipitamment toutes ses feuilles, dès que l'ébranlement causé par le mouvement de la voiture se fit sentir. Mais ce qui lui parut bien plus extraordinaire, c'est qu'il la vit, au bout d'un certain temps, rouvrir peu à peu toutes ses feuilles et les conserver étalées, comme si, revenue de sa première frayeur, elle s'était peu à peu habituée à ce mouvement. Puis lorsque, après un temps d'arrêt, la voiture se remit brusquement en marche, la *sensitive* ferma de nouveau toutes ses feuilles, pour ne les rouvrir que quand elle se fut, comme la première fois, accoutumée au mouvement.

Mais voici qui surpasse tout ce que l'on peut imaginer de plus extraordinaire : — On trouve dans les terrains marécageux de l'Amérique septentrionale une petite plante à laquelle les botanistes ont donné le nom de *dionée attrape-mouche*. Ses feuilles, disposées en rosette vers le bas de la tige qui porte les fleurs, sont terminées par deux lobes arrondis qui ne tiennent à la feuille que par la nervure médiane; entre ces deux lobes s'étend une charnière fibreuse qui les réunit. Les bords de ces deux palettes garnis de cils, et leur surface hérissée de petites pointes, se trouvent constamment enduits d'une liqueur visqueuse qui attire les insectes et surtout les mouches. Lorsqu'un de ces insectes se pose sur un des lobes, la *dionée* les rapproche vivement l'un de l'autre, comme un livre ouvert que l'on referme, et retient l'insecte prisonnier. Plus l'insecte s'agit, plus la plante resserre sa feuille, jusqu'à ce que, étouffé par la pression ou poigné par les piquants, l'insecte ne bouge plus; alors la *dionée* rouvre ses deux palettes, attendant une nouvelle victime. Le naturaliste anglais Curtis, qui a soigneusement étudié cette plante, assure que la mouche restée piquée sur le lobe ou enlacée dans les cils qui garnissent ses bords, ne tarde pas à se dissoudre entièrement, de sorte que cet insecte, qui comptait se nourrir du suc de la plante, sert lui-même à la nutrition du végétal. — Ainsi voilà un être qui attire sa proie au moyen d'un suc qu'il distille, qui la saisit, qui s'en nourrit. — Peut-on supposer que l'être dont émanent ces actes n'en éprouve aucune sensation et n'en ait nullement conscience?

Si donc les plantes paraissent à première vue inertes et immobiles, on est obligé de reconnaître en elles, à mesure qu'on les étudie, les plus grandes analogies avec les animaux; si elles ne jouissent

pas comme eux de la faculté pleine et entière de la locomotion, on ne peut leur refuser celle d'imprimer à tous leurs organes des mouvements remarquables qui, dans beaucoup de circonstances, paraissent bien spontanés et volontaires. Ne les voyons-nous pas, avides de lumière, rechercher les rayons solaires et accomplir des actes prodigieux pour se diriger vers eux? conduire leurs racines même à travers le roc pour arriver à la terre nourricière? prévoir en quelque sorte le mauvais temps et mettre à l'abri de ses injures leurs organes délicats? — Et lorsqu'on voit de combien de moyens la plante dispose pour atteindre

un même but, n'est-on pas fondé à croire qu'il règne en elle une intelligence mystérieuse qui la guide dans le choix des moyens qu'elle doit employer? Et si l'on dit l'esprit des bêtes, ne peut-on dire aussi l'esprit des plantes?»

Le bon docteur s'était tu et je l'écoutais encore. — Étais-je convaincu? — Je n'oserais l'affirmer. — Cependant j'ai toujours ressenti depuis une pitié involontaire, lorsque j'ai vu quelque plante à l'air chétif et languissant; il me semblait qu'elle devait souffrir!

JULES PIZZETTA.

BIBLIOGRAPHIE.

LES

POÈTES LAURÉATS DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

RECUEIL DES POÈMES COURONNÉS DEPUIS 1800

Avec une Introduction et des Notices

PAR ÉD. BIRÉ ET ÉM. GRIMAUD

Ces deux volumes, imprimés avec un soin exquis, eussent formé un charmant souvenir d'étrennes, à offrir à une jeune personne studieuse et qui aurait le goût, devenu très-rare, des choses littéraires. Mais en toute saison, cet excellent ouvrage sera bien apprécié et occupera une place distinguée dans la bibliothèque, car il n'a pas pour lui, seulement, l'ornement extérieur, unique qualité de la plupart des livres d'étrennes, le fond en est aussi solide, aussi instructif et, ajoutons-le, aussi amusant, que la forme en est recherchée.

On néglige beaucoup de nos jours, dans l'éducation des jeunes filles, la partie littéraire, et surtout la connaissance de la littérature de leur pays. C'est une belle gloire cependant que celle-là, et après les saints, les hommes d'État et les guerriers, les poètes occupent la première place : l'éloquence, la beauté du langage auront toujours pour les esprits élevés un charme irrésistible. Mais l'éducation de nos jours comportant un programme fort étendu, les jeunes personnes

n'apprennent guère de la littérature que quelques notions élémentaires, comme elles n'apprennent de l'histoire que des noms et des dates; la chimie, la physique, l'astronomie tiennent dans ce budget intellectuel une place imposante, et Dieu sait ce que les pauvres fillettes retiennent de l'alphabet de ces sciences qui ne sont utiles que lorsqu'elles sont approfondies! J'aimerais mieux, je l'avoue, qu'une jeune fille ignorât jusqu'aux noms des planètes, jusqu'aux termes d'azote, d'oxygène et d'hydrogène, et qu'elle eût l'esprit orné, la mémoire meublée par la lecture, et le goût formé par une judicieuse étude des grands écrivains. L'éducation, à proprement parler, y gagnerait, puisque l'âme et l'esprit s'enrichiraient dans la société de ces esprits d'élite, et l'instruction elle-même acquerrait en profondeur ce qu'elle perdrait en superficie.

Mais revenons aux *poètes lauréats*. Leurs travaux depuis deux siècles (1671-1864) forment un tableau assez complet de la poésie française et des idées, des sentiments qui inspiraient chaque époque. Au siècle de Louis XIV, l'Académie ne proposait d'autres sujets de poésie que l'éloge du roi, sous toutes les formes : *La Gloire des Armes et des Lettres sous Louis XIV.* — *Que la Victoire a toujours rendu Sa Majesté plus facile à la Paix.* — *Sur l'Éducation de Monseigneur le Dauphin.* — *Plus le Roi mérite de louanges et plus il les évite.* — *Que la Sagesse du Roi le rend supérieur à toute sorte d'Événements.* — *Sur le glorieux Succès des Armes du Roi dans la Campagne de Flandre, etc.*

Cela dura de la sorte pendant quarante-cinq ans, et au delà, car Louis XIV reposait depuis longtemps sous les voûtes de Saint-Denis que son éloge continuait à retentir à l'Académie. Faut-il blâmer ce long culte de reconnaissance décerné à un roi ami des lettres, au plus majestueux des souverains?

Cependant, si ce sentiment était bon, il n'était pas inspirateur, et les pièces couronnées de mademoiselle des Houlières, de madame Durand, de Bernard de la Monnoye, d'Houdart de la Motte, de mademoiselle Bernard, ne seraient guère admirées par la postérité! On a peine à s'imaginer que de si piètres compositions soient contemporaines d'*Athalie*, du *Misanthrope* et des fables de La Fontaine.

Au milieu du dix-huitième siècle, les sujets varient. Le poète Lemierre est trois fois couronné pour avoir célébré : *l'Empire de la Mode*, le *Commerce*, l'*Union des Hommes par les talents*; Thomas reçoit le prix pour son *Ode au Temps*; La Harpe, pour une *Ode sur la Navigation* et pour un *Éloge de Voltaire*; et la touchante idylle de Florian, *Ruth et Booz*, qu'autrefois toutes les jeunes filles savaient par cœur, est couronnée dans le concours de 1784. On voit, au choix des sujets, le changement survenu dans les idées, et l'on remarque, parmi les lauréats, des noms qui ont survécu au cours des années.

Le dernier concours sous l'ancienne monarchie fut celui de 1789; Fontanes remporta le prix, et c'était, disent les auteurs du livre que nous analysons, une bonne fortune pour l'Académie, au moment où elle distribuait pour la dernière fois le prix de poésie, de déposer la couronne sur le front d'un poète en qui revivaient avec honneur les traditions du dix-septième siècle, et qui devait être appelé, douze ans plus tard, à servir d'introduit au plus grand écrivain du dix-neuvième siècle, à Chateaubriand!

Supprimée par la Convention, l'Académie ne fut réorganisée que sous le Consulat, et en 1803, elle mit au concours *Socrate dans le Temple d'Aglaure* (1). Raynouard, l'auteur des *Templiers*, remporta le prix; ses vers corrects, un peu froids, un peu semblables aux tableaux de David, portent bien le cachet de l'époque. Millevoye fut le héros du second concours, grâce à son *Poème de l'Amour maternel*, qui se termine ces beaux vers que l'auteur adresse à sa mère :

De la tendresse maternelle
Quand j'esquissais les traits, moins poète que fils,
A tes côtés j'étais assis;
Mes yeux charmés erraient de l'image au modèle.
Sans doute un austère censeur,
Va, de plus d'un défaut, accuser mon ouvrage;
Mais tes pleurs l'ont mouillé : de ce muet suffrage,
Qui peut me ravir la douceur?
Des doctes filles du Mémoire,
Si j'obtenais, un jour, le suffrage flatteur,
Ah! crois-moi, je voudrais retrancher de ma gloire
Pour ajouter à ton bonheur.

Millevoye fut couronné à trois reprises pour son discours en vers de *l'Indépendance de l'Homme de Lettres*, pour le *Voyageur* et pour la *Mort de Rotrou*. Les sujets désignés étaient, comme on voit, extrêmement variés et semblaient inviter au concours des talents divers. L'année 1813 offrit pour sujet : *Charles XII à la Bataille de Narva*, et Casimir Delavigne dit avec énergie, dans un fragment épique, les Russes

battus, leurs bataillons en fuite, Moscou dans l'épouvante à la nouvelle du triomphe des Suédois. Il s'inspira des bulletins de la grande armée bien plus que de l'histoire de Suède, et l'on ne peut s'empêcher d'approuver le choix de ce sujet, destiné à ranimer la fibre patriotique, si éprouvée par les désastres de 1812.

Les derniers Moments de Bayr l'autrefois, en 1815, la couronne académique à madame Dufrenoy. Elle la partagea avec un jeune concurrent, Alexandre Soumet. Il fut couronné encore pour un poème sur la *Découverte de la Vaccine*, sujet qui semble assez peu poétique, mais qui témoigne du soin avec lequel l'Académie cherchait à donner à ses concours l'intérêt de l'actualité.

L'Enseignement Mutuel, l'Institution du Jury, furent proposés successivement; le second sujet fit naître une satire qui attira à son aimable auteur, M. Edouard Mennechet, beaucoup de compliments, et une ode qui valut à M. Saintine, le prix académique. Le *Dévouement des Médecins français et des Sœurs de charité pendant la Peste de Barcelone* inspira un grand nombre de poètes et le prix fut partagé entre M. Victor Chauvet, M. Pichard, M. Gaulmier et M. Bignan, tandis qu'une mention honorable, hors rang, distinguait le poème envoyé par une jeune fille de dix-sept ans, mademoiselle Delphine Gay. Son œuvre délicate et charmante se terminait par ces vers :

Le rosier à la main, l'œil baissé vers la terre,
On les vit en priant rentrer au monastère,
C'est là que, chaque jour, ces charitables sœurs
D'un saint recueillement savourant les douceurs,
Et de tous leurs bienfaits écartant la mémoire,
Vont demander à Dieu le pardon de leur gloire.

L'Abolition de la Traite des Noirs, l'Affranchissement des Grecs, la Découverte de l'Imprimerie, la Gloire littéraire de la France virent couronner M. Ernest Legouvé et M. Bignan; les vers de ce dernier, souvent très-beaux, n'ont peut-être pas la réputation qu'ils méritent. Citons de lui ce portrait de Murat :

..... Son cheval a frémi,
Prêt à courir soudain contre quelque ennemi.
Son sabre aventurier, en lueurs flamboyantes,
S'agit : sur son front des plumes ondoies
Voltigent au soleil; de son manteau flottant,
Les vents ont caressé le velours éclatant;
Mais le cœur d'un héros n'a pas cessé de battre.
Sous ces pompeux habits, parures de théâtre,
Souvent, au premier rang, imprudent cavalier,
Il offre à tout un peuple un combat singulier,
Et toujours du péril sollicitant le poste
Semble un des paladins chantés par l'Arioste.

Ces beaux vers sont extraits d'un poème sur *Napoléon*. Le même auteur concourut et remporta le prix, en 1833, quand l'Académie avait mis au concours la *Mort de Sylvain Bailly*. Le maire de Paris, Bailly, avait remporté lui-même des prix académiques, et en le chantant, le poète célébrait à la fois sa gloire, ses malheurs et son tranquille courage. M. de Bonnechose partagea la couronne avec M. Bignan, et un troisième concurrent, M. Chevalier, obtint une mention honorable. Son poème se termine par quatre vers d'une douceur évangélique :

(1) Aglaure était fille de Cécrops, roi d'Athènes. Elle avait été immolée aux dieux, victime volontaire, pour le salut de la patrie, et Athènes lui avait élevé un temple.

Cependant, épuisé par sa longue agonie
Il frémissait, tremblant et glacé par la pluie,
Un de ces vils monnaies alors s'en aperçoit;
« Tu trembles ! lui dit-il. — Mon ami, c'est de froid. »

L'Épître à Cuvier, l'Arc de Triomphe de l'Étoile, de l'Influence de la Civilisation en Orient, rappelés les conquêtes scientifiques et guerrières de la France, et firent couronner M. Bignan (pour la quatrième ou la cinquième fois), M. Évariste Boulay-Paty et M. Alfred des Essarts. Madame Louise Collet, reçut quatre fois cette couronne pour des poèmes où se trouvent de beaux vers, mais où l'imagination et le souffle poétique manquent quelquefois : elle chanta *le Musée de Versailles, le Monument de Molière, la Colonie de Mettray et l'Acropole d'Athènes*. M. Amédée Pommier célébra *la Découverte de la Vapeur*, sujet peu attrayant pour la poésie, et *la Mort de Monseigneur Affre*, noble thème qu'il interpréta avec chaleur. Il fit de son poème un drame. *Les Restes de saint Augustin rapportés à Hippone* dictèrent à M. Julien Daillière un poème qu'on pourrait appeler une vie en vers du grand docteur africain. *La Guerre d'Orient* mérita au même lauréat la même distinction. On voit par ces titres que nous nous rapprochons des temps actuels.

La guerre d'Orient avait appelé sur les filles de saint Vincent de Paul l'attention publique; on les avait vues à l'œuvre à Varna, à Gallipoli, à Constantinople, aux ambulances, et l'Académie se rendit l'écho de la reconnaissance du pays, en proposant en l'année 1859, *la Sœur de Charité*, pour sujet du concours de poésie; mademoiselle Ernestine Drouet remporta le prix : ses vers toujours faciles, souvent beaux, sont gâtés, disons-le, par l'abus du moi, reproche que l'on peut faire souvent à ce qui sort de sa plume.

C'est à M. Henri de Bornier que furent décernées les plus récentes couronnes, pour un poème sur

l'Isthme de Suez et un autre sur *la France dans l'extrême Orient*. Il est difficile de lire une poésie plus chaude et plus pénétrante.

Nous avons longuement analysé ces deux volumes; nous voudrions il est vrai, les faire connaître et apprécier. Les poèmes des lauréats ont tous leur intérêt, mais les excellentes notices qui précèdent chacune de ces citations, sont d'une lecture extrêmement agréable et instructive. Ils forment à la fois une biographie curieuse et une critique fine et judicieuse (1).

LES VEILLÉES DU PATRONAGE

Par M^{me} MATHILDE BOURDON (2).

Nous recommandons à nos jeunes lectrices cet ouvrage de notre collaboratrice; les nouvelles dont il est composé leur offriront peut-être quelque intérêt. Nous leur rappelons aussi que : *Une Parente Pauvre* (3) a paru en un volume, revu et augmenté, et nous leur demandons quelque bienveillance pour ces deux nouveaux volumes.

(1) Deux volumes in-12, chez Bray, 20, rue Cassette, Paris.

(2) Chez Putois-Cretté, 39, rue Bonaparte. — Un volume in-12, prix : 2 francs.

(3) Chez A. Bray, 20, rue Cassette. — Un volume in-12, prix : 2 francs.

DEUX MÉNAGES

DEUXIÈME LETTRE (1).



« Quel ma chère enfant, ma morale ne vous ennuie pas, et vous désirez que je la continue? soit. Une femme se fait rarement beaucoup prier pour parler... surtout quand ce qu'elle dit peut être utile à deux êtres aimés.

Il s'agissait, vous vous en souvenez, de savoir ce qu'étaient devenus nos héros du premier étage.

Là, ce n'était pas encore le malheur officiel, c'était une suite de tiraillements, de prosaïques chagrins, pires souvent que le malheur lui-même, et parfois aussi plus difficiles à supporter. A mesure que les charges étaient devenues plus fortes, les dépenses, les dettes, veux-je dire, avaient augmenté. Il avait fallu, mettant le pied sur une légitime

(1) Voir *Journal des Demoiselles*, année 1864, p. 299.

fierté, recourir tour à tour à tout le monde : aux parents, aux amis, aux simples connaissances ; essayer des humiliations, des refus. Il avait fallu par de mesquins expédients, imposer silence à des fournisseurs impatients et à des créanciers criards ; il avait fallu même, — à cette pensée tous les nobles cœurs se révoltent ; — spéculer en quelque sorte sur la mort des beaux-parents pour acheter un moment de répit. Pauvre mari ! pauvre père ! quel incessant travail et pourtant quel effrayant avenir ! Ah ! ce n'est plus le brillant jeune homme du premier chapitre, c'est un homme blanchi avant le temps, rongé par le souci, meurtri par les froissements, sceptique, envieux à force de déceptions... Ce n'est plus non plus cette riieuse jeune femme qui entrevoyait la vie comme un chemin uni où il ne fallait que se baisser pour cueillir des fleurs sans épines ; c'est une pauvre femme aigrie par le tourment, impatiente, remplie de fiel, inhabile à supporter des maux qu'elle n'avait pas prévus, et s'accusant quand elle n'accuse pas les autres...

Et cependant le salon est toujours parfumé et coquet, la parure élégante, l'expression du visage souriante et menteuse, car il faut dévorer ses angoisses pour les cacher à tous les yeux... Que de gens en sont là !... Puis, un jour bien rapproché arrive, les cendres du foyer sont dispersées, les meubles de la maison vendus... on va bien loin, dans un quartier inconnu, pleurer ses splendeurs évanouies et fuir des amis qu'on rougirait de ne plus élabousser !...

Votre frère avait raison, Suzanne ; en face de cette pauvre demeure et de cette existence de privations qui s'ouvre devant elle, cette femme restera abîmée dans sa douleur et ne songera pas à essuyer les larmes de son mari. Pauvre créature brisée, elle pleurera son luxe et ses illusions avant de pleurer sur le sort des siens ! Voyons, la main sur la conscience, n'aimeriez-vous pas encore mieux, et Emile aussi, être malheureux de l'autre façon ?... Je veux bien convenir avec vous que j'exagère un peu mes tableaux ; grâce à Dieu, les choses ne se passent pas toujours aussi mal, mais si je les mets au pire, c'est pour vous montrer que même lorsqu'elles en sont à ce point, il y a quelque douceur et bien plus de ressources à souffrir avec une femme accoutumée par de précoces épreuves ou une sage éducation à l'idée que la vie a de cruels instants, qu'avec une pauvre enfant qui n'a jamais pensé que le malheur pourrait un jour l'atteindre...

Retournons maintenant là-haut. Vous croyez, n'est-ce pas, que bien doucement on se réinstalle dans le bonheur d'autrefois... Hélas ! mes pauvres amis, la vie fut-elle jamais un lieu de repos ? A peine la dernière épreuve finie, en voici une qui recommence... L'aïeul aimé auprès duquel on allait si souvent oublier ses ennuis vient de mourir ; lui, aussi il vivait de son travail, et en parlant il laisse sans ressources la vieille compagne de sa vie... Qui prendra soin désormais de la veuve ? Peut-on le demander, connaissant ce fils au cœur noble et reconnaissant ? Mais comment va-t-il faire, puisque son emploi retrouvé suffit à peine aux besoins de sa petite famille ? Quel tourment nouveau ! Dieu ne se lassera-t-il pas de le frapper ? Qu'a-t-il fait pour cela ? n'est-il pas plus laborieux, plus probe, plus loyal, plus dévoué, que la plupart des heureux qu'il voit tous les jours ?

Le murmure est près de ses lèvres, le doute près de son cœur... Heureusement, sa femme, son ange consolateur est là, qui devine ses moindres impressions. Le front radieux à l'idée du bien qu'elle va faire, elle lui communique son projet d'utiliser ses talents au profit de la famille :

« Avec ce que je gagnerai et ta place, dit-elle, tout le monde pourra vivre... »

— Toi, donner des leçons, s'écrie le mari, toi, travailler !...

— Pourquoi donc pas ? Pour ta mère, pour nos enfants ! Tu travailles depuis si longtemps pour nous, toi !... Va, laisse-moi le plaisir d'être un peu utile à mon tour. »

Le mari, par une affection mal entendue, hésite d'abord, mais vaincu par les instances de sa courageuse compagne, il cède enfin en se demandant tout bas, l'égoïste, si ce nouvel arrangement ne va pas bien déranger sa petite vie intérieure. — Rassurez-vous, monsieur, votre femme sera tout aussi à vous que par le passé ; elle rentrera un peu avant vous, veillera de même à vos aises, oubliera ses fatigues et ses ennuis pour écouter le récit des vôtres et vous remontera gaiement quand vous aurez le spleen. — En sus, vous trouverez chez vous une aisance plus grande et une bonne mère pour vous aimer.

Sautons maintenant dix, quinze, autant d'années que vous voudrez, car le bonheur n'a pas d'histoire. Nous retrouvons nos deux héros dans une petite chambrette bien gaie, ornée de blancs rideaux, de bouquets de fête et de meubles un peu antiques, témoins discrets des bons et des mauvais jours d'autrefois. Ça et là, pour peupler ces murailles et orner ces meubles, des dessins d'apprenties, des majuscules tortues d'écolières, des ouvrages de jeunes filles...

Ils sont bien vieux maintenant nos héros, leur dos est courbé, leurs cheveux sont blancs, mais sur leurs lèvres se joue un bon et paisible sourire, et dans leurs yeux sereins on lit la vieillesse heureuse. Ah ! c'est que Dieu a béni leurs derniers jours ; leurs enfants sont casés : la jeune fille a fondé dans une ville voisine un petit pensionnat qui prospère ; l'un des fils, obligé de partir pour l'armée dans un moment difficile, a su s'y acclimater, et cette lettre qui fait couler de douces larmes sous les lunettes de la bonne mère, annonce qu'il vient de gagner sa première épaulette ; l'autre enfin s'est marié, comme son père, avec une simple et douce jeune fille qui sait le rendre heureux ; il a deux marmots charmants, et c'est chez lui que les vieillards attendent sans crainte le moment où le bon Dieu les rappellera. Que peuvent-ils redouter, ces laborieux ouvriers de la vie ? ils ont courageusement vécu, courageusement lutté, et protégés par une atmosphère de paix et de travail, ils ont passé à côté du mal sans en être souillés.

Mais voici l'heure du repas du soir. Dans la salle, la lampe est allumée, le feu étincelle ; au cliquetis des verres et des assiettes se mêlent de fraîches voix d'enfants appelant *bon-papa* et *bonne-maman*. On dine gaiement ; bonne-maman assaisonne ses discours d'une douce petite morale ; bon-papa instruit en faisant rire, provoque les questions en parlant d'autrefois et raconte complaisamment des histoires du temps où il était petit garçon.

« Comment ? bon-papa a joué au soldat et au cheval ? bonne-maman a eu aussi des cheveux blonds et des joues roses ? »

Et les petits incrédules secouent la tête et se demandent si on ne leur fait pas un conte aussi incroyable que leurs contes de fées.

Quand ils sont partis, le cercle se resserre autour du foyer ; l'aïeule, tout en tricotant, apprend à la jeune mère les secrets qui font les femmes fortes, tandis que le vieux père, au récit des projets de son fils, prodigue les sages avis de son affection et de son expérience. Puis, quand l'heure du repos a sonné les vieillards disent en regardant leur jolie chambrette : « Je ne croyais pas qu'il fût si doux de vieillir. »

Et votre frère appelle cela *mendier les miettes de ses enfants* ? N'est-ce pas plutôt occuper la place réelle que Dieu a assignée à chacun de nous sur la terre ? Aux parents pleins de force, les frères petits enfants ; aux enfants devenus hommes, les parents faibles et débiles ! N'est-il pas juste que les fils rendent à leurs pères les soins et l'amour dont ils ont été entourés dans leur enfance, et n'est-ce pas pour eux un devoir et un bonheur de pouvoir acquitter ainsi leur dette de reconnaissance ?

Voulez-vous savoir maintenant ce que sont devenus nos autres héros ? La fortune, qui leur avait donné des biens dont ils n'ont pas su jouir, leur a souri de nouveau. Vous voyez que je leur fais la part belle, matériellement parlant... Après quelques années de gêne, les parents de la femme sont morts ; plusieurs héritages ont permis de marier avantageusement les filles, — je parle toujours au point de vue de l'époque, — de pousser les jeunes gens dans le monde et de se retirer dans une jolie maison de campagne aux environs de Paris.

Regardez le père se promenant seul dans les allées ratissées de son jardin, s'arrêtant de temps en temps pour écheniller un rosier ou guetter la prochaine floraison d'une tulipe, et dites s'il a l'air bien heureux ? Tout lui a souri cependant... il a eu de la chance, puisqu'il a pu sortir à bien de toutes ses épreuves ; et le voilà, à l'heure de la vieillesse, riche et indépendant. Oui, mais avant d'en arriver là, il a fallu marcher sur son cœur, étouffer tout ce qu'il y avait en soi de noble et de généreux, subir le joug du monde et des préjugés, être froissé, déçu, heurté, meurtri...

Et maintenant qu'il possède tout ce qu'il a cherché, savez-vous ce qu'il éprouve cet homme qui a cheminé seul dans la vie, parce qu'il n'a pas su chercher un cœur capable de l'aider à reconnaître la *vraie* route ? il est devenu défiant, soupçonneux, il hait presque ses semblables tant ils lui semblent petits, il voit un calcul dans toute marque de sympathie, une perfidie dans tout élan généreux... s'il regarde derrière lui, c'est pour y trouver un passé décoloré, vide même des stériles jouissances auxquelles il a follement sacrifié son bonheur ; devant lui, il n'entrevoit qu'un avenir vague, incertain, auquel il n'ose même penser, car sa conscience lui dit qu'il n'a pas une bonne action à présenter au juge suprême et personne, autour de lui, ne sait lui rappeler qu'un instant de repentir peut racheter les fautes de toute une vie. Ses derniers jours s'écoulent en mesquines préoccupa-

tions, en futiles travaux ; et au moment même où nous le retrouvons, savez-vous ce qui l'inquiète ? C'est l'idée que ses gendres, en lui serrant la main, convoitent peut-être déjà son héritage ; c'est la pensée que ses petits-enfants, quand ils viendront incessamment lui souhaiter sa fête, casseront peut-être en jouant une de ses tulipes !... Ils ne le visitent pourtant pas trop souvent, les pauvres petits ; aux jours de grandes réunions, deux ou trois fois l'an, pas davantage. Il est vrai qu'ils n'y tiennent guère ; leur aïeul a l'air si sévère et fait de si grands yeux quand on cueille ses fleurs !... Et la grand'mère ? Ah ! la grand'mère est souvent souffrante, souffrante d'imagination surtout, souvent agacée... Elle embrasse et gronde tour à tour, et dame ! ce n'est pas amusant d'être grondé. Et puis elle se plaint sans cesse de toute chose et de tout le monde. C'est que la pauvre grand'mère a fait aussi un triste voyage dans la vie, elle qui y était si peu préparée... C'est que sa vieillesse même est loin d'être heureuse. Tous les jours, ce sont nouvelles lettres de fils dissipés faisant des dettes que leur faible mère veut payer à l'insu de son mari, nouvelles plaintes de filles imprudemment mariées qui s'engagent à leur tour dans la voie qu'a suivie leur mère ; c'est un mari maniaque, morose, despotique, qui accueille d'un rire amer les jérémiades continuelles de sa femme ; c'est une solitude de tous les instants au milieu d'un monde d'indifférents, c'est une vie morne et sans rayons de soleil... Ah ! quittons vite cette froide maison, son riant aspect est un mensonge... il n'y a plus de foi, il n'y a plus de cœur !

Et maintenant, un mot encore ; votre frère affirme, dites-vous, que le bonheur ne se trouve que chez ceux dont l'avenir est gardé des soucis d'argent. Hélas ! ma bonne Suzanne, qui est-ce qui l'a son avenir gardé ? Qui est-ce qui peut répondre du lendemain ? Qui est-ce qui est assez fou pour croire que s'il n'a pas les soucis d'argent il sera exempt d'autres soucis ? La vie est une lutte qui n'a d'issue que la mort... A ceux qui ont l'argent, l'indigence de l'esprit, les peines du cœur, les froissements de l'amour-propre, les maladies du corps. A ceux qui ont les satisfactions de cœur, les peines d'argent et les ennuis qui en résultent ; à chacun sa part, c'est une loi générale. Nous, femmes, nous acceptons cette loi tête baissée, ne demandant à Dieu que de subir l'épreuve auprès de ceux que nous aimons, afin de leur en alléger un peu le poids ; mais vous, hommes superbes, vous vous révoltez et cherchez, quoi qu'on vous dise, la solution de ce problème insoluble : *le bonheur* ! — Cherchez messieurs, cherchez : vous ne trouverez jamais, car le grand secret ici-bas, ce n'est pas le moyen d'être heureux, c'est l'art de savoir supporter le malheur tel que Dieu nous l'envoie. Cette manière d'envisager la vie vous semble bien austère, mes amis ? c'est pourtant la seule vraie.

Maintenant, voulez-vous savoir, comme l'autre fois, la moralité de mon épître ? Aujourd'hui j'en trouve, non pas une, mais deux : La première c'est qu'en se mariant, on devrait s'attacher beaucoup plus aux convenances d'éducation de principes et d'humeur qu'à la fortune. La seconde, c'est que le bonheur n'existant nulle part ici-bas, ce qui y ressemble le plus en ce monde, c'est la paix intérieure, la modération des désirs et cette douce médiocrité qu'ont chantée tant de poètes, de philosophes et de

chrétiens. Penserez-vous comme moi? je le désire, mais je ne veux en rien vous imposer mes idées. Pesez, réfléchissez, discutez avec vous-mêmes, votre cœur sera meilleur conseiller que votre raison en pareille circonstance, et votre conscience devra passer encore avant votre cœur... Prenez-en un mot,

mes enfants, le parti que vous voudriez avoir pris à votre dernière heure, et n'oubliez pas surtout que vous avez en moi, quoi que vous décidiez, une amie toute dévouée et toute prête à partager vos peines aussi bien que votre bonheur.

E. D'HECKALBE.

LE PORTEFEUILLE GRIS

I



DANS un atelier de peintre situé sous les toits d'une maison de la rue de l'Ouest, deux jeunes gens dissertaient mélancoliquement sur les variations de l'atmosphère. La pluie fouettait les vitres d'une large fenêtre de côté; le poêle noir et froid fumait tristement, car les derniers reliefs d'un vieux châssis disloqué et la quantité de papiers, illustrés d'académies, qui le bourraient jusqu'au tuyau, produisaient naturellement plus de fumée que de feu.

« Maudit poêle ! grommela le plus âgé des deux ; il fait un temps humide en diable !... Les derniers jours d'octobre sont toujours tristes et pluvieux ; j'en ai fait la remarque.

— Tu aurais mieux fait d'arranger le poêle un peu plus adroitement. Allons, ôte-toi de là ; d'ailleurs, je te ferai remarquer que, si tu ne te chauffes pas, en revanche tu te fumes comme un jambon. »

Quelques instants après, le poêle ronflait harmonieusement, et une clarté joyeuse s'échappait à travers la porte mal close.

Celui qui venait de rétablir le feu roula un chevalet près du poêle et se mit à travailler silencieusement au tableau placé devant lui. L'autre, assis et immobile, jetait souvent un regard de tristesse et de découragement sur les objets qui l'entouraient. C'est qu'aussi ces objets manquaient complètement de charme et de gaieté, comme l'affirmait très-joyeusement le jeune peintre qui travaillait. Un lit de fer pas trop grand, ni trop bien garni, quatre chaises, un vieux fauteuil style empire, une table et un petit buffet complétaient tout le mobilier. Mais, par compensation, les murs étaient ornés d'une quantité de toiles, études, dessins, plâtres, bas-reliefs et rondes-bosses, le tout fort peu encadré, à l'exception d'un grand portrait de femme âgée, vêtue de deuil, qui était entouré d'un fort beau cadre en bois sculpté, au-dessus duquel pendait un morceau de crêpe noir.

Tel était l'atelier et en même temps l'appartement de Frédéric Garnay.

Il louait ce modeste atelier cinq cents francs par an, et encore s'estimait-il fort heureux d'avoir fait cette « véritable trouvaille. » L'atelier était dans un quartier paisible, dans une bonne maison où l'on ne voyait ni n'entendait les locataires; il était grand, aéré — trop aéré l'hiver — mais il était près du ciel bleu, et quand il faisait beau temps, par la fenêtre ouverte on entendait les petits oiseaux du bon Dieu chanter dans les arbres du Luxembourg.

Frédéric était le plus aimable caractère que l'on puisse imaginer. Pauvre, travailleur, intelligent, il narguait souvent la richesse, et aimait à répéter cet axiome « que l'argent ne fait pas le bonheur. » C'était un éternel sujet de contestation avec son ami Maxime Allart, auquel il avait offert l'hospitalité.

Maxime était aussi pauvre que Frédéric. Son père, un gros commerçant, était mort complètement ruiné, et Maxime était sorti du collège sans parents, sans ressources, avec une instruction inachevée. Placé par un ancien ami de son père dans une maison de banque, pour les écritures, il montra si peu de zèle et d'exactitude, qu'il dut chercher un autre emploi. Ce fut alors qu'il fit connaissance de Frédéric, qu'il rencontra à la salle de l'hôtel des Ventes de la rue Drouot.

Maxime possédait une centaine de francs lorsqu'il avait quitté la maison du banquier. Doué de l'instinct du commerce, il faisait valoir ce mince capital en achetant à bas prix dans les ventes divers objets qu'il revendait ensuite avec quelque bénéfice. Mais c'était une assez triste position commerciale, et il ne semblait pas devoir y devenir millionnaire, quand il rencontra Frédéric.

Celui-ci vit de suite sa gêne et sa détresse, et lui offrit de partager son modeste logement. Il avait, dans son atelier, un nombre infini de tableaux, premiers essais de sa jeune imagination, sur lesquels Maxime jeta son dévolu de commerçant, se chargeant de les vendre et d'en tirer le meilleur parti possible.

Frédéric faillit tomber à la renverse, quand un beau soir Maxime lui apporta quelques centaines de francs

en échange de cet amas de toiles. Le jeune peintre qui vivait très modestement d'une petite rente que sa mère lui avait laissée, ne s'était jamais vu tant d'argent devant lui, et il ne pouvait revenir de l'habileté commerciale de Maxime.

« Bah ! disait celui-ci, j'ai verni tes tableaux avec une certaine couche de fumée qui fait le plus bel effet du monde. Je les ai présentés comme des toiles anciennes, les amateurs y ont été pris. — Mais c'est une tromperie, dit Frédéric.

— Je le sais bien, mais ici-bas la moitié du monde trompe l'autre ; j'aime mieux être dans la première moitié.

— Non pas moi ! dit Frédéric ; je vais acheter des toiles, des couleurs et des brosses ; toi, puisque tu as la fièvre du commerce, et que tu ne peux pas vivre sans cela, fais-le plus honnêtement ! »

Telle était la situation au moment où s'ouvre notre récit. Seulement, depuis quelques jours, Maxime était devenu soucieux et triste, en dépit des plaisanteries de son ami.

« Si j'avais de l'argent ! » s'écriait-il en marchant à grands pas dans l'atelier.

— Voilà le grand mot lâché, fit Frédéric. Eh bien ! si tu avais de l'argent, que ferais-tu ?

— Hé ! je ferais des affaires, parbleu ! Tous les jours je vois m'échapper des occasions magnifiques ; et il faut être là les bras croisés, ou bien faire de petits marchés insignifiants, être d'une prudence ridicule.

— Heureux qui satisfait de son humble fortune, Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont placé !

— Voilà les belles consolations et les beaux avis que tu me donnes !

— Que veux-tu, mon pauvre ami, je te donne ce que j'ai ; bien certainement je n'ai pas d'argent.

— Alors donne-moi un moyen pour en trouver. » Frédéric le regarda avec étonnement.

« Ah bah ! est-ce qu'il y en a ?

— Eh ! oui, il y en a ; seulement je ne les connais pas.

— Alors nous sommes bien avancés, dit Frédéric en riant.

— Je ne ris pas, moi. Tu es vraiment heureux, et je t'admire : tu ne doutes de rien, et l'avenir t'apparaît toujours sous les couleurs de l'arc-en-ciel ; mais sais-tu bien que notre argent court comme un train express qui brûle toutes les stations de la route. Dernièrement j'ai fait une perle et un mauvais marché ; depuis huit jours je ne sais quel guignon se met en travers de toutes mes opérations... comment ferons-nous dans quelques jours ?

— Bah ! à la grâce de Dieu ! Avant de te connaître, je n'avais jamais cent francs à la fois dans mon atelier, je vivais comme je pouvais... souvent d'espérances... Je comptais beaucoup sur la prochaine exposition et sur des portraits de bourgeois attirés par mon grand talent.

— Tu ne réussiras jamais ! s'écria Maxime presque en colère. Est-ce qu'on doit jamais compter sur les espérances ? autant vaudrait palper des brouillards ; moi, je ne compte que sur ce que je tiens en poche.

— Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture cependant, et je te ferai observer que puisque sa bonté s'étend sur toute la nature, il faut espérer que nous en aurons notre part.

— Les oiseaux ! encore faut-il qu'ils la cherchent, leur pâture ; et ils ne la trouvent pas toujours... Des sottises que les littérateurs ont inventées et que les peintres qui ont la bourse plate répètent pour se reconforter... Grand bien te fasse ! Tiens, tu m'impatientes ! »

Et sur ces mots Maxime sortit en tirant la porte avec fracas.

Frédéric se mit à chanter pour se donner du courage, car ses doigts étaient devenus froids, et la brusquerie de Maxime l'avait rendu chagrin.

L'heure du dîner était passée depuis longtemps, quand Maxime rentra, le regard brillant, le front joyeux.

« Ah ! fit Frédéric étonné ; on t'a changé en route ?

— Bonne nouvelle ! j'ai enfin gagné ma journée. Vois, dit-il en mettant deux pièces de vingt francs sur la table ; puis, vois encore ceci. »

Et il tira de dessous son paletot une bouteille de vin cachetée et un pâté de la bonne renommée.

« J'ai gagné cinquante francs. Allons, à table ! je meurs de faim ; j'ai pensé, en venant, que nous mangerions les restes demain matin.

— Madame Croisé, notre illustre femme de ménage, a un si grand talent pour les accommoder, dit Frédéric.

— Au moins tu es toujours content ; c'est un avantage, » dit Maxime qui mangeait avec appétit.

Et il se mit à lui raconter sa bienheureuse spéculation.

« Et ce n'est pas tout, dit-il en finissant, si j'avais eu seulement encore quarante francs, j'en gagnais vingt autres. L'or, c'est le nerf de l'intrigue, comme dit Figaro.

— Eh bien ! dit Frédéric, puisque tu ne peux être heureux qu'à cette condition, prends ce tableau que j'ai terminé l'autre jour, et tâche de le vendre, tu en tireras toujours bien cinquante francs.

— Cinquante francs ! une pareille toile, un bijou, une perle, un petit chef-d'œuvre ! je ne le donnerai pas à moins de cent francs ! »

Frédéric se mit à rire de l'enthousiasme commercial qui portait son ami à faire un si pompeux éloge de son œuvre ; et finalement ils burent à la prochaine vente du tableau.

Le tableau fut vendu deux cent cinquante francs à un amateur. Maxime était radieux, Frédéric fut joyeusement étonné. Ses œuvres valaient donc quelque chose !

Heureux de cette belle idée, encouragé et le cœur plein d'espérance, formant mille projets d'avenir, il se remit avec ardeur au travail.

II

Le rapprochement des deux jeunes gens formait un étrange contraste. Frédéric était grand, d'une tournure dégagée ; ses yeux bleus, pleins de franchise, vous regardaient hardiment ; un sourire joyeux s'épanouissait sur ses lèvres. Maxime, au contraire, était petit, brun de cheveux et de visage,

l'œil noir sans cesse en éveil, mais sombre, inquiet, plein de méfiance; ses mouvements étaient lents et mesurés. Malgré l'opposition des goûts et des caractères, Frédéric s'était attaché à Maxime, et celui-ci paraissait reconnaissant de l'hospitalité et de l'affection de son ami. Du reste, ils se voyaient peu. Dès le matin, pendant que Frédéric se mettait au travail, Maxime partait pour aller de son côté à ses affaires. C'est quand il rentrait le soir, au moment où le dîner les réunissait, qu'ils étaient le plus longtemps ensemble; ils causaient sans jamais pouvoir se mettre d'accord.

Le plus souvent ces discussions étaient interrompues par le départ de Maxime, qui se rendait à quelque café, où toujours ses affaires, disait-il, l'appelaient. Alors le jeune peintre s'habillait et allait passer la soirée chez d'anciens amis de sa mère. Il recevait, du reste, de nombreuses invitations; son heureux caractère, gai et ouvert, sa figure intelligente, ses manières affables et distinguées, le faisaient rechercher par tous ceux qui le rencontraient. Sans interrompre ses études et le travail incessant qu'il s'était imposé, il choisissait avec prudence et discernement les soirées intimes, où il rencontrait des personnes d'une position plus conforme à la sienne et à ses goûts.

Cette prudence et cette réserve étaient fortement blâmées par Maxime.

« Tu n'arriveras jamais, s'écriait celui-ci. Quelle rage de modestie et d'obscurité! Si tu fais un jour un grand peintre, tu m'étonneras bien. »

— Cependant, en travaillant, j'espère bien le devenir.

— Bah! avant tout, il faut paraître et briller.

— « Pour vivre heureux, vivons caché! » ce n'est pas moi qui l'ai dit le premier.

— Tu as la manie de citer, à tout propos, je ne sais quelles vieilles rengaines de maximes et d'aphorismes... encore une chose qui ne t'avancera guère. »

Ces observations n'empêchaient pas Frédéric d'aller assez fréquemment en soirée chez ses connaissances; il ne refusait pas une invitation, et bientôt Maxime le vit avec étonnement changer complètement d'humeur. Il paraissait rêveur et préoccupé, son ardeur au travail se ralentissait, et quand Maxime rentrait le soir de la salle des ventes, il se trouvait que Frédéric avait passé sa journée à ébaucher partout une multitude de têtes blondes aux yeux bleus.

« C'est décidément une Vierge que tu vas peindre pour l'exposition? » demanda-t-il un jour d'un air goguenard.

Frédéric rougit embarrassé.

« Je le voudrais... surtout si j'avais le modèle divin que j'ai vu hier soir. »

— Et avant-hier soir aussi, je gage!

— Si tu savais comme elle est belle!

— Bon! s'écria Maxime, il ne te manquait plus que d'être amoureux! »

Frédéric soupira, réfléchit un instant, puis se remit au travail avec une ardeur fébrile.

Mais quelques jours après il n'y tint plus, et fit ses confidences à son ami.

« C'est, dit-il, chez madame Borel que je l'ai vue pour la première fois. Je l'ai invitée à danser... Tu

ne peux t'imaginer sa beauté, sa grâce, sa candeur si délicieusement ingénue. Quant à sa bonté, à l'excellence de son caractère, j'en répondrais, car je n'ai jamais vu, même en rêve, un regard si tendre et si doux!

— Quel portrait biblique! s'écria Maxime, il ne lui manque plus qu'un nimbe d'or, des ailes et un nuage sous les pieds. Ah ça! sérieusement tu es amoureux!

— Eh! peut-on la connaître et ne pas l'aimer!... Maxime, je suis heureux, car j'espère!

— Tu espères? quoi?

— Eh bien! quelle sera ma femme. J'exposerai cette année... si mon tableau est réussi, j'aurai une commande; puis, avec quelques portraits et des tableaux d'amateurs, voilà l'avenir trouvé.

— Belle perspective!... Et je suis sûr qu'elle n'a rien.

— Tu te trompes. Elle a au moins quelque chose; elle vit avec sa mère du revenu d'une vingtaine de mille francs. Ce sera ma dot, m'a-t-elle dit; seulement, si vous prenez la fille, il faudra prendre aussi ma mère, car je ne la quitterai jamais.

— Comment! fit Maxime d'un ton de mécontentement, tu es si avancé que cela, et tu ne m'avais rien dit encore? Je t'aurais cependant donné un fort bon conseil. Ah! grand fou, grand enfant que tu es, tu vas tout simplement te mettre la corde au cou... Une jeune fille de dix-sept ans et une vieille mère malade!... Eh! que diable! tu es bien pressé de courir à ta perte. Dans cinq ou six ans tu auras du talent, un nom, et alors tu trouveras un riche parti.

C'est une spéculation, alors; moi, je ne suis pas né commerçant, mon cher Maxime, je suis artiste, j'aime et je veux faire un mariage à mon gré.

— A ton aise, dit Maxime piqué; mais je prévois que tu te mordras les doigts d'avoir conclu cette triste affaire. »

Frédéric ne répondit pas; il était froissé, à son tour, de voir ainsi traiter l'unique préoccupation de sa vie, le bonheur de toute son existence.

Cet incident jeta quelque froid entre eux; Frédéric en souffrait, mais il se consolait quand arrivait le dimanche. Il répondait par des dénégations à toutes les instances de Maxime, qui voulait l'entraîner dans ses parties de campagne. Ce jour de dimanche était trop bien pour lui jour de repos et de fête pour qu'il acceptât ces offres de plaisir. Ce jour-là il donnait une bonne heure à sa toilette, un peu négligée pendant la semaine, puis il sortait, marchait vivement, et ne ralentissait son pas qu'au moment où il approchait de la maison occupée par madame Delatre, la mère de Berthe.

La jeune fille était là, près de la vieille dame vêtue de noir. Frédéric, en la voyant, songeait à sa mère. On causait deux heures; quelquefois — c'étaient les grands jours — Frédéric était invité à partager le modeste dîner des deux femmes, puis on recommençait à parler de l'avenir, des projets de bonheur, des travaux espérés, du mariage enfin, et Frédéric, après s'être hasardé à demander doucement si on allait la semaine suivante à la soirée à laquelle il était invité, se retirait le cœur joyeux, plein de courage, animé d'une ardeur nouvelle.

Un soir Maxime revint tard ; il avait l'air inquiet et tenait son pardessus croisé sur sa poitrine. Frédéric remarqua que ses yeux brillaient d'un éclat sombre et fiévreux qu'il ne leur avait jamais vu.

« Je ne couche pas ici ce soir, dit-il, je suis obligé de partir ; j'ai un vieux parent qui se meurt dans un trou de la Bretagne ; j'ai rencontré le notaire qui venait ici pour m'apprendre que le bonhomme me laisse quelques vieux sous.

— Pauvre homme ! dit Frédéric ; il s'est souvenu de toi.

— Je ne sais pas à combien se montera l'héritage, reprit Maxime ; mais enfin, je viens te prévenir que je ne reviendrai pas de quelque temps. Il se fait tard, adieu !

— Comment ? tu pars déjà ? Et tes effets qui sont ici...

— Je te laisse tout, dit Maxime ; adieu ! »

Il s'échappa, pour ainsi dire, des mains de Frédéric, qui voulait le retenir et le questionner.

Celui-ci fut quelques jours préoccupé de ce brusque départ, de l'allure mystérieuse et défilante de son ami en le quittant ; l'atelier où il travaillait seul, désormais, lui parut triste et désert, mais le souci de ses travaux et les rêves de son amour changèrent bien vite le cours de ses pensées.

III

Le jeudi suivant, c'est-à-dire quatre jours après, Frédéric se rendit, non sans un vif empressement, à une soirée où il devait rencontrer madame Delatre et sa fille. Mais elles ne vinrent pas. Inquiet et chagrin, il ne put se mettre au travail le lendemain, et, bien avant l'heure habituelle, il sonnait à la porte du logement de madame Delatre. Il fut aussitôt frappé du changement qui s'était opéré depuis sa dernière visite.

La mère était étendue dans un fauteuil, l'air morne et découragé, les yeux fixes et pleins de larmes, les mains tremblantes et amaigries. Il ne put retenir un cri d'effroi en voyant la souffrance douloureuse empreinte sur les traits de Berthe, qui regardait avec pitié et amour sa pauvre mère affaissée et silencieuse.

« Mon Dieu ! s'écria-t-il, qu'est-il arrivé ?

— Un grand malheur ! dit la mère en relevant la tête. Monsieur Frédéric, j'ai perdu la vie et l'avenir de ma fille, de ma pauvre Berthe que je laisserai sur la terre sans ressources, pauvre enfant ! »

Les larmes l'étouffèrent.

« Oh ! bonne mère, je t'en supplie, dit la jeune fille en lui prenant la main, ne te désole pas ainsi... Hélas ! c'est plutôt sur toi, sur la vieilleuse remplie de privations et de misère, que je pleure ! »

Des larmes brûlantes s'échappaient des yeux de la jeune fille et tombaient lentement sur les mains de sa mère.

« Mais, au nom du ciel, qu'est-il donc arrivé ?... dit Frédéric le cœur brisé par la scène douloureuse à laquelle il assistait sans la comprendre.

— Monsieur Frédéric, nous avons tout perdu, dit madame Delatre en essuyant les larmes de Berthe, ou plutôt non, c'est moi seule, c'est par mon imprudence que tout est arrivé. Vous savez que nous

possédions pour tout avoir vingt mille francs qui étaient placés chez un notaire à Paris. Nous vivions du faible revenu de cette somme augmenté du produit de la vente de ces petits tableaux au pastel que ma pauvre Berthe a tant de plaisir à faire. Un ami m'avertit qu'il a un placement beaucoup plus avantageux pour cet argent, il m'indique son notaire, je prévins le mien, et au jour indiqué je me présente chez lui pour retirer la somme.

« J'avais emporté un petit portefeuille gris en maroquin qui servait autrefois au père de Berthe ; j'y plaçai l'argent avec une sorte de pieux respect : c'était notre pain et l'avenir de ma fille. »

Madame Delatre ne put retenir ses larmes amères.

« Hélas ! quand je revins, je cherchai vainement le petit portefeuille ; je l'avais cependant bien mis dans la poche de ma robe ; il n'y était plus... je l'avais perdu !... Comment ? je ne puis le dire, je ne m'en suis aucunement aperçue. Vous pouvez juger de l'affreuse épouvante qui me saisit : je retournai chez le notaire accompagné de Berthe... Il fut si touché de mes larmes et de mes angoisses, qu'il me donna un de ses employés pour m'aider à faire des recherches. Nous avons parcouru trois fois le chemin qui conduit de chez lui ici ; nous nous sommes informés à toutes les portes ; enfin, j'ai fait faire depuis trois jours toutes les démarches et les recherches que l'on fait dans ces tristes circonstances, tout a été infructueux ! »

Des larmes brillaient aussi dans les yeux de Frédéric.

— Madame, fit-il gravement, je suis un ami pour vous ; du moins, j'espère que vous me considérez comme tel. De plus, j'ai eu l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Berthe, que vous avez bien voulu me promettre pour l'époque où une exposition m'aura fait connaître... Eh bien ! un ami, un fiancé, peut bien venir en aide à ceux qu'il hérite ; et si j'osais...

— Non ! s'écria vivement madame Delatre, monsieur Frédéric, ne parlez jamais de cela. N'êtes-vous pas aussi pauvre que nous ? Il ne faut pas que vous fassiez des tableaux pour les vendre, vous devez étudier sans cesse pour arriver à acquérir du talent et un nom.

— Mais ne serai-je pas le mari de mademoiselle Berthe un jour, et à ce titre... ?

— Hélas ! mon pauvre ami, murmura madame Delatre avec tristesse, ce projet nous l'avons formé dans des temps meilleurs... nous avons proposé, la Providence a disposé.

— Que voulez-vous dire ? interrompit le jeune homme inquiet.

— Tout est changé maintenant : Berthe est pauvre...

— Oh ! madame, pensez-vous donc que pour cela mon cœur ait changé ?... Avez-vous donc cru, mon Dieu, que c'était cette modeste fortune que j'envisais ?...

— Dieu m'en garde ! monsieur Frédéric ; en vous faisant la promesse que Berthe serait votre femme, si l'avenir réalisait nos mutuelles espérances, je connaissais votre cœur, vos sentiments, votre caractère. Mais Dieu me garde aussi de faire notre malheur à tous en acceptant votre dévouement inutile. Hélas ! c'est avec chagrin, mais aussi avec raison

que je vous dis qu'il faut renoncer, dès à présent, au projet que nous avions formé. Écoutez-moi : supposons que vous vous mariez à la fin de cette année : vous aurez exposé, c'est vrai, mais votre talent aura-t-il été consacré à cette exposition par une récompense ? vendrez-vous vos tableaux ? aurez-vous des commandes ? trouverez-vous des portraits à faire ? Songez, mon pauvre ami, que vous m'aurez à votre charge, moi pauvre vieille mère inutile !... Songez que votre jeune femme sera là sans cesse auprès de vous ; vous l'aimerez, vous l'entourerez de mille soins, de tous les bonheurs que vous pourrez lui procurer, et c'est à ce moment-là qu'il faudrait être sans cesse au travail, c'est alors que votre esprit, votre imagination, toutes vos pensées enfin devront être consacrées exclusivement à la toile placée devant vos yeux, à l'œuvre enfantée dans vos rêves... Et si les soucis de la vie, les privations, les chagrins enfin viennent vous assaillir et vous accabler, pour vous plus de calme, plus d'imagination, de verve ni de courage, plus d'œuvre enfin !... »

Frédéric restait immobile et muet ; Berthe, la tête penchée silencieusement sur son ouvrage, faisait de grands efforts pour retenir une larme brillante qui tremblait au bord de ses cils et allait rouler sur sa joue. Frédéric enfin, au bout de quelques instants, se leva et dit :

« Vous avez raison, madame, vos paroles sont justes et pleines de bonté pour moi. J'attendrai, et en attendant je travaillerai, je lutterai de toutes mes forces. Maintenant, il me reste une demande à vous faire. Permettez-moi de venir tous les dimanches, comme par le passé... Pourrais-je vivre sans vous voir, sans apprendre si le courage et l'espoir vous sont revenus ! Ce sera mon seul bon-

heur dans la nouvelle tâche que je m'impose. Moi aussi, j'ai besoin de courage ! »

Pour toute réponse, madame Delatre émue, lui tendit la main. Il la pressa respectueusement contre ses lèvres, dit adieu aux deux dames et partit.

Quand il revint, le dimanche suivant, le concierge lui donna la nouvelle adresse de madame Delatre, qui avait quitté son appartement pour deux petites pièces situées au cinquième étage d'une maison de la rue du Cherche-Midi. Ce ne fut pas sans un grand serrement de cœur que Frédéric gravit les marches de l'étroit escalier. Il trouva madame Delatre encore bien triste et bien abattue. Berthe semblait songeuse, malgré la présence de Frédéric qui remarqua dans l'embrasure d'une fenêtre le chevalet supportant deux pastels presque achevés. Il soupira en songeant à la double tâche que la jeune fille était obligée de s'imposer désormais.

Ce jour-là, en revenant de chez madame Delatre, Frédéric se dirigea vers le Louvre ; il avait traversé le quai, quand il se trouva face à face avec son ami Maxime. Il faillit jeter une exclamation de surprise en le voyant parfaitement vêtu, la tête haute, les yeux brillants. Maxime le vit aussi, et eut l'air un peu embarrassé ; puis, comme il causait avec une personne qui l'accompagnait, en passant près de Frédéric, il se contenta de lui faire un signe de tête, et de lui dire un bonjour tellement distrait et indifférent, que celui-ci doubla le pas pour ne pas laisser voir son étonnement plein de chagrin.

« Allons ! dit-il en rentrant dans son atelier triste et désert, tout m'abandonne !... »

MAURICE DARR.

(La suite au prochain Numéro.)

TROP PARLER NUIT



Un jour de printemps, un jour où tout souriait, les arbres, les fleurs et le ciel, me trouvant de l'humeur la plus maussade, et ne voulant apercevoir ni le ciel ni les fleurs, je marchais le nez en bas et me rappelais, avec une persistance taquine et désobligeante, les nombreux sujets de chagrin que, sans chercher longtemps, chacun peut toujours évoquer.

Bien que j'eusse le nez en bas et que, par conséquent, je dusse voir où je mettais le pied, comme

j'étais ou je m'imaginai être en complète malchance, je ne m'étonnai pas extraordinairement d'aller donner en plein dans une devanture de boutique, et, par suite, de m'entendre interpellé, non avec une remarquable courtoisie.

La boutique qui m'avait ainsi arrêtée court, était une boutique de bric-à-brac, et il paraît que mon heurt un peu violent avait décroché et fait choir un petit tableau d'environ vingt centimètres de haut sur quinze de large.

Je crus qu'en ramassant ce petit tableau et en le

raccrochant avec une excuse à l'adresse du marchand, je devais en être quitte ; que non pas !

Le marchand, un rusé compère, jeta les hauts cris, prétendant que j'avais détérioré sa marchandise, et comme il bariolait agréablement son discours des mots de commissaire de police, et de juge de paix, je lui tendis ma bourse afin d'apaiser sa douleur.

Ma bourse, bourse de poète (vieille tradition, car enfin il est juste de reconnaître qu'aujourd'hui l'on peut compter jusqu'à trois poètes passablement rentés), donc, ma bourse ne contenait que six francs. L'homme au tableau la repoussa d'un geste digne, prétendant qu'il ne se pouvait contenter, à moins du décuple de cette somme; qu'à ce prix, par exemple, le tableau m'appartiendrait.

« J'admire votre magnanimité, lui dis-je, mais outre que je ne crois pas vous avoir causé un grand dommage, je suis encore si convaincue qu'en vous abandonnant mes six francs, j'ai droit à la possession du tableau, que, dès lors, je le regarde comme mon bien très-légitime, avec ou sans votre congé. »

Ma persuasion était, en effet, que ce petit tableau (c'était une peinture sur bois fort sale et fort enfumée) ne valait pas plus de six francs; le marchand, lui aussi, dans son âme et conscience, ne l'évaluait pas au delà; la suite me le prouva bien; mais ne pouvant décemment se rendre tout d'abord, il continua à discourir comme s'il eût dû s'escrimer ainsi de la langue jusqu'à la consommation des siècles; ce que voyant, je me disposais à m'asseoir dans une chauffeuse d'occasion près de laquelle je me trouvais. D'un mouvement rapide mon homme me retint.

La raison de ce manquement aux lois de l'hospitalité la plus vulgaire, je ne l'ai jamais pu comprendre, à moins que ce ne fût par crainte de quel que nouvel accident, la vétusté du meuble prêtant d'ailleurs à cette supposition.

Toujours est-il que cette circonstance coupa court aux périodes de l'orateur, et que sans autres débats il mit mes six francs dans sa poche, et le petit panneau dans ma main.

Le besoin de me débarrasser de mon acquisition forcée m'ayant ramenée chez moi, je posai le petit panneau sur une table, et je me pris à l'examiner plus attentivement que je n'avais encore fait.

Certainement cela était vieux, cela était effacé en beaucoup de places, cela était abominablement sali; sans nul doute aussi, ce qui ne s'y trouvait plus, je ne l'y pouvais remettre, moi qui de ma vie n'ai touché un pinceau, sinon pour enluminer les gravures de *Peau d'Ane*, mais un nettoyage habile n'était point au-dessus de mes facultés, et j'y procédai sans délai.

Je commençai avec peu d'enthousiasme, je le dois avouer. Mes dispositions ne tardèrent point à se modifier. Je m'étais mise à ce travail, assez négligemment, tout en murmurant contre une dépense que je qualifiais sans hésiter de parfaitement inopportune et superflue, en me disant que deux paires de gants eussent fait bien mieux mon affaire !

A l'instant où je proférais cette énormité, apparaissait sous mes doigts une jambe de petit enfant. Quelle jambe ! L'aspect de cette jambe me pénétra

de surprise. On ne rencontre de semblables jambes que chez les enfants divins du divin Sanzio. Nalve de pose, vraie de ton, parfaite de modelé, cette petite jambe me causa une espèce de vertige, et ma main fiévreuse ne toucha plus le petit panneau qu'avec une sorte de respect !

Ce que j'achevai de découvrir ne fut point au-dessous de ce que la petite jambe avait pu me faire espérer : ce fut d'abord le corps entier, délicat et charmant, gracieux sans la moindre affecterie, d'un tout petit enfant ; puis, sa mère, aussi simple que lui, dans sa grâce, aussi adorable dans sa pure beauté.

Cette madone rayonnait de jeunesse. A côté de la mère véritablement pleine de grâce ainsi que Marie dut paraître à l'ange Gabriel, se tenait debout un autre enfant vêtu d'une peau d'agneau. C'était un petit Saint-Jean, et c'était une Vierge-Mère avec l'Enfant-Dieu.

Quelques draperies de couleurs douces et cependant très-franches complétaient un ensemble auquel je décernai le titre de chef-d'œuvre.

Pendant plus d'une heure je restai en extase devant mon petit panneau, n'en pouvant détacher ni mes yeux, ni mon cœur.

Où étaient-ils les regrets de mes six francs ?

Néanmoins, cette peinture datant de très-loin et n'ayant point été respectée, portait, ainsi que nous l'avons dit, quelques barbares stigmates; les cils des yeux bruns et doux de l'adorable jeune vierge, avaient souffert de quelque rude frottement; de même de la blonde chevelure des enfants, mais c'était tout; devant ce qui restait le front se courbait et l'âme se sentait embrasée d'un rayon du céleste amour.

On comprenait que la foi devait avoir inspiré cette œuvre, car la foi en émanait.

Du reste, ce petit panneau aurait pu être signé Raphaël ou Léonard de Vinci, plusieurs artistes me l'affirmèrent, bien que certaines personnes, de celles qui n'aiment que ce qui reluit comme le soleil et coûte de beaux écus d'or, ne dissimulassent pas le piètre cas qu'elles en faisaient.

Malgré leurs grimaces significatives et leurs spirituelles railleries, j'accrochai mon petit tableau de manière à le tenir sans cesse sous mon regard, et souvent je lui dus de ces contemplations pleines de douceur, moitié prière et moitié rêverie, dans lesquelles l'âme se repose et se retrempe.

Il y avait plusieurs années déjà que je possédais ma charmante Vierge Mère, sans que le plaisir de cette possession se fût nullement attiédi, lorsque des circonstances m'obligèrent à déménager.

Savoir si j'emporterais mon petit panneau à la main ou si je le placerais dans une malle, telle fut en cette occasion ma préoccupation première, et je dirai presque unique.

Je n'avais point encore pris de détermination à cet égard, lorsque les déménageurs envahirent mon appartement, décrochant, déclouant, faisant les murs nus et les places vides.

« Voyez, dis-je à l'un de ces hommes et me décidant enfin, voici une petite chose d'un prix inestimable; examinez ces traits, ce coloris, cette radieuse expression ! ceci est une œuvre de maître, une œuvre de quatre cents ans d'âge !... J'y tiens

énormément, cela va de soi. Où allez-vous me placer ce précieux petit tableau pour qu'il fasse le trajet sans péril ?

— Je m'en charge ! s'écria non pas l'homme auquel je m'étais adressée, mais un autre qui avait prêté à mes paroles une profonde attention et que j'avais remarqué à cause de son nez particulièrement long et pointu, nez de fouine et de furet, nez qui aurait dû m'inspirer une salutaire suspicion ; je m'en charge ; je connais le soin que réclament ces sortes d'objets ; je suis un peu artiste quoique démenageur ; je broie les couleurs dans l'atelier du célèbre peintre A. de B. »

Enchantée, bien mal à propos, de rencontrer un initié à l'art là où j'aurais dû ne trouver qu'un portefaix, je m'empresse de me dessaisir de mon petit tableau, non sans répéter, à l'homme au long nez, ce qu'il savait trop bien déjà, touchant les mérites et la valeur de l'objet dont il se faisait responsable ; et rassurée sur les dangers que ma jolie madone aurait pu avoir à courir, je ne m'en occupai plus.

Qui ne connaît les ennuis d'un déménagement ? Les meubles, les glaces, enlevés sans que l'on ait le temps de crier gare, arrivent à leur nouveau local avant que l'on ait déterminé la place qui leur doit être assignée. Et puis ce sont les porcelaines, la batterie de cuisine, les cristaux, déballés par terre au beau milieu des chambres ; ce sont des milliers d'objets inutiles que l'on eût mieux fait d'abandonner, mais que l'on transporte religieusement d'un lieu à un autre et qui ne servent qu'à encombrer les armoires et les cabinets ; c'est la cave dont il faut surveiller l'aménagement ; ce sont les lits qu'il faut faire monter, ce sont les rideaux qu'il faut faire poser, c'est le chat qu'avant tout il faut renfermer, ce sont les avaries qu'il faut constater ; enfin, ce sont les comptes qu'il faut régler !

Fort bien ! voilà qui est terminé ; les hommes sont partis ; la voiture, traînée par trois maigres chevaux, va de nouveau se remplir jusqu'au faîte, pour se vider derechef au moins encore une fois avant le coucher du soleil ; il ne reste plus qu'à ranger. Mon Dieu ! oui, il ne reste plus qu'à ranger, c'est-à-dire à vider les malles, à caser le linge, la vaisselle, les habits, les livres, et à faire poser les tapis ! et devant cette besogne, au milieu de ce chaos, ne sachant trop par où commencer, on regarde autour de soi avec découragement et inquiétude, et l'on ne commence point, du moins ce jour-là.

Ce ne fut en effet que le lendemain que je procédai à la grande affaire du rangement, et que, l'esprit plus tranquille, le souvenir de ma chère madone me revint.

Les pressentiments sont absurdes ! cent fois une crainte vague vous serre le cœur, et c'est une bonne chance qui vous advient, tandis que d'autres jours la gaieté s'épanouit dans vos yeux, votre cœur est léger, vos idées couleur de rose, et c'est le guignon qui gratte à votre porte, ou qui entre le plus souvent chez vous sans frapper.

Bien que, tout d'abord, je ne découvrisse nulle part mon petit panneau, je n'en conçus pas la plus légère alarme. Ce brave garçon qui s'en est occupé, pensai-je, l'aura déposé sur quelque rayon, dans

quelque recoin, pour le mettre à l'abri des dommages.

Et je continuai à chercher une place pour chaque chose et à mettre chaque chose à sa place, selon qu'un sage proverbe l'ordonne.

Un jour, deux jours se passèrent, mon petit panneau continuait à se dérober à mes yeux. J'avoue qu'alors je commençai à m'étonner.

Cependant, mon nouveau chez-moi ayant pris cet aspect qui plaît à l'œil de toute bonne ménagère, il me fut aisé de chercher ma précieuse petite peinture, et d'apporter la plus extrême minutie dans mes recherches.

Hélas ! hélas ! recherches vaines ! Le petit tableau ne se trouvait plus en ma possession ; je ne tardai pas à m'en convaincre ; j'avais trop parlé, j'avais trop vanté ses beautés, mes paroles avaient éveillé la cupidité de ce brave garçon qui s'en était si obligeamment chargé ; ma douce Vierge Mère était à jamais perdue pour moi !

Autant que se peut regretter un objet insensible, le petit tableau fut regretté par moi ; et puis-je le qualifier d'objet insensible ? les regards de ma douce Vierge ne m'avaient-ils pas, maintes fois, pénétré l'âme comme des regards vivants ? maintes fois ne m'avait-il pas semblé entendre sortir de ses lèvres des paroles de consolation et d'espérance ? Ah ! ce vol me frappait en plein cœur ! Sans mon petit tableau, ma maison me parut vide ; il me manqua comme manque un ami cher, à la tendresse duquel on a éternellement recours, sans jamais redouter de l'importuner.

Pour le retrouver, je n'épargnai ni pas ni démarches, et réclamai avec insistance auprès de l'administration des déménagements ; cela ne me servit à rien. Aux époques trimestrielles, les employés de ces sortes d'établissements sont pour la plupart des oiseaux de passage ; comment en retrouver la trace lorsque surtout on ne sait point le nom de celui qu'on poursuit ? Sans nul doute je n'avais pas omis de désigner ce trait de son visage, qui m'avait tant frappée par sa longueur et son extrémité aiguë, mais on me répondit que de semblables nez étaient moins rares que je paraissais le croire et qu'un tel indice ne pouvait suffire à me faire rattraper mon voleur.

A quinze jours de là je le revis pourtant, lui, son nez et sa mine rusée, contre laquelle je ne comprends pas que je ne me sois point tenue en garde ; je le revis dans un hospice !

Une terrible fluxion de poitrine l'y avait amené, mais il se trouvait alors en convalescence et devait sortir sous peu de jours. Du premier coup d'œil je le reconnus.

« Ma Vierge ! » m'écriai-je m'élançant vers lui au grand ébahissement de la sainte fille qui m'accompagnait.

Mon homme me reconnut aussi, mais eut quelque velléité de ne le point avouer ; néanmoins, devinant à mon air que ses dénégations seraient en pure perte, il en prit son parti.

« Laissez-moi tranquille, fit-il brusquement et me regardant bien en face ; c'est par votre faute que je suis ici. Sans vos histoires de chefs-d'œuvre et d'objets précieux, je n'aurais pas été dans la nécessité de courir au delà de mes forces, et une sueur ren-

trée ne m'aurait pas valu une fluxion de poitrine dont j'ai failli mourir !

« Diable soit des bavardes qui veulent que tout ce qui leur appartient soit unique et sans prix ! » ajouta-t-il en grommelant.

En entendant parler ainsi cet homme, je restai littéralement abasourdi. Comment ! au lieu de paraître confus, dédaignant même d'essayer à nier sa faute, ce qu'il eût pu tenter, car, enfin, à la rigueur, le petit tableau pouvait s'être perdu en route, c'était moi qu'il incriminait ! c'était à moi qu'il adressait des reproches !

« Je vous trouve passablement original, lui dis-je dès que je pus recouvrer l'usage de ma langue ; mais, sans m'arrêter à qualifier votre conduite, rendez-moi mon petit tableau, et, au lieu de porter plainte contre vous, j'aurai peut-être la faiblesse de vous en être reconnaissante.

— Votre petite horreur, votre petite saleté, elle est loin si le vent en a poussé les cendres en avant, depuis le jour où j'en ai fait une belle flambée ! me répondit le vilain homme en ricanant.

— Brûlée ! m'écriai-je ; mon adorable Vierge brûlée ! »

Si j'avais pu battre la brute qui se glorifiait d'un

tel attentat, j'avoue que cela m'aurait grandement soulagée. Il paraît, je le compris aux paroles que, méchamment, il se complut à marmotter encore, il paraît que ce vilain homme ayant essayé de vendre mon petit panneau, quelques marchands ignorants lui avaient dit que cela ne valait pas vingt sous, tandis qu'un autre, mieux avisé, l'appréciant d'une façon plus juste, et étonné qu'un semblable objet se trouvât en de telles mains, s'informa de sa provenance. Très-probablement le voleur balbutia, très-probablement aussi le marchand le voulut saisir au collet pour le mener devant un commissaire de police, et ce fut alors qu'il fournit cette course folle, à laquelle il attribuait la maladie qui l'avait conduit à l'hospice.

Je l'y laissai et m'en revins chez moi, l'âme d'autant plus triste que, sans me l'avouer, je n'avais point, jusque-là, renoncé à tout espoir.

Désormais c'en était fait !

Que ne me suis-je mordu la langue jusqu'au sang le jour où j'eus la sottise de m'étendre si inconsidérément sur les perfections du petit tableau dont je ne cesserai de déplorer la destruction !

M^{re} ADAM-BOISGONTIER.

LA FERME AUX IFS

(Suite.)

ÉLISABETH A LOUISE.

La Ferme-aux-Ifs, mars 18...

Nous avons reçu, chère Louise, ton charmant envoi africain : tes lettres, toujours si désirées, toujours si bien reçues, les fruits, oranges, grenades et dattes, les fleurs, les semences, les petits paniers mores, et enfin, les deux tortues destinées à promener leur mélancolie dans le jardin, en compagnie du hérisson, tout aussi sociable qu'elles.

Merci mille fois, chère sœur, et sois bien assurée que nous n'avions pas besoin de recevoir cette caisse, si ingénieusement arrangée, pour savoir que tu pensais bien à nous. Nos cœurs se rencontrent à mi-chemin dans l'espace qui nous sépare... Nous avons fait les parts de nos richesses : bonne-maman a eu les fruits qui feront le luxe de ses desserts d'hiver, tes grenades à côté de nos calvilles, les nêfles de nos bois auprès des dattes qui nourriront l'Arabe au désert ! mon oncle Philippe a reçu avec grand plaisir les magnifiques échantillons d'orge et de blé ; j'ai offert à notre tante le plus joli panier, celui qui était garni de sequins et de croissants, monsieur le

curé a eu les fleurs dont il te remercie, il est ravi du petit palmier ; déjà il le voit grand arbre :

Ses arrière-neveux lui devront cet ombrage !

et il rêve, je crois, un dimanche des Rameaux où les palmes remplaceraient le buis, si froid etsi triste. Enfin, tout le monde est content, et surtout maman et moi, pour qui tes lettres sont des trésors..., oui, des trésors, de tendresse, chère Louise, et de raison. Que tu comprends bien ma situation actuelle, et que de bons conseils ! Oui, ma Louise, j'en conviens, ce qu'il nous faut avoir en vue, avant tout, c'est la paix, l'heureuse et glorieuse paix, — pour mon oncle, dans son union qui commence à peine et dont les premiers jours troublés pourraient peut-être empoisonner tout le cours, — pour notre grand'mère, qui a besoin de repos après une vie de labeurs et de soucis, — pour notre chère maman enfin, qui, jeune encore, a déjà tant souffert, et à qui le calme, la sécurité sont si nécessaires. Son existence (je ne parle pas de la mienne) serait menacée plus que d'autres par des troubles domestiques : si Adrien ne voulait plus nous supporter ici, si elle nous rendait la vie impossible, si elle nous chassait enfin.... Voilà, dis-tu peut-être, une pensée méchante, une crainte peu charitable ; hélas ! Louise, plaise à Dieu que mon ju-

gement soit téméraire, plaise à Dieu que je la calomnie! j'en ferai réparation et pénitence, mais je ne puis m'empêcher de craindre l'avenir, et cette idée me hante comme ces fantômes dont on parle aux veillées, qui vous suivent toujours, à quelque point de l'horizon que l'on se tourne.

Je n'insiste pas. Tu me demandes des détails sur notre vie intime : rien n'est changé en apparence, tout est transformé au fond. Nous voyons peu mon oncle, puisque nous ne prenons plus nos repas avec lui; à peine lui et Adrienne apparaissent-ils le soir, pendant une heure, dans le petit salon de la ferme, où nous tenons compagnie à ma grand'mère. Notre oncle passe la journée au bureau, aux champs, à la fabrique; de temps en temps il s'échappe et accourt à la ferme pour dire un mot à sa mère. Adrienne ne quitte guère sa jolie demeure, elle lit, elle fait sa correspondance, et les sons lointains du piano nous révèlent ses talents; quelquefois, par les beaux jours, elle sort à cheval suivie d'Anselme, à qui elle a fait faire un habit de livrée et qui a assez bon air : tu te souviens qu'il a servi dans les hussards ? pour nous, nous vivons retirées comme des ermites; nous entretenons le linge, fin ou gros, de la maison, je vais à ma basse-cour, maman à ses pauvres; nous voyons grand'mère au dîner, au souper, car, pour elle, tu connais son activité infatigable; elle va, elle vient, des écuries aux étables, de la cuisine à la cave, et de la cave au grenier : le sceptre de l'autorité domestique ne dort pas dans ses mains, et c'est plaisir de la voir, à soixante-cinq ans, si forte, si pleine de vie, de bonté et de sève. Le soir seulement elle se repose en tricotant, alors, mon oncle et ma tante arrivent, et notre bon moment est fini. Est-ce oublié, dédain, système ? ma tante ne nous adresse presque jamais la parole; après un bref bonjour, la conversation s'engage, et nous restons en dehors, comme de pauvres gens qui ne sont pas invités à la fête. On parle au-dessus de nos têtes, si je puis m'exprimer ainsi; elle cause, avec mon oncle, de Paris, de sa famille, des personnes qu'ils connaissent tous les deux; elle rappelle devant lui, avec une certaine coquetterie, des fêtes où il l'a vue, des toilettes qu'elle a portées; ils causent de quelques livres qu'ils lisent ensemble le soir, et qui nous sont complètement inconnus, il l'éconte et lui répond avec une espèce d'adoration. Quand elle parle de choses présentes et pratiques, c'est à ma grand'mère qu'elle s'adresse; elle se montre caressante et câline pour elle, et bonne-maman, absorbée par la fatigue de la journée, contente de voir son fils heureux, n'en demande pas davantage. Maman, qui est naturellement silencieuse, qui se plaît dans ses pensées intérieures, ne cherche nullement à intervenir dans le dialogue, elle travaille paisiblement, d'un air calme, mais ta pauvre sœur, Louise, est plus agitée. Je cherche à bien faire, je voudrais saisir l'occasion d'être agréable et de faire sentir que je suis là, mais quand il m'arrive de parler, un regard d'Adrienne, étonné et glacé, me réduit bien vite au silence. Parfois cependant, mon oncle se souvient de moi; alors il veut me mettre en lumière et faire connaître ce qu'il appelle mes talents, il m'interroge; il me fait parler à propos d'une date, d'un fait historique; l'autre jour il a voulu me faire jouer, sur le pauvre vieux piano de la ferme, le tien, Louise! ce morceau compliqué de Chopin que tu

jouais si bien. Je m'en suis tirée comme j'ai pu, assez mal, je crois, et ma tante Adrienne m'a dit d'un air pincé :

« Mais vous êtes remplie de talents, ma chère, vous pourriez fort bien être institutrice. »

Ma mère a levé les yeux à ce mot, et j'ai eu froid au cœur.

« Oui, oui, dit l'oncle Philippe, avec un air amical, elle sera l'institutrice de ses petits cousins, et je lui recommande d'avance une grande sévérité.

— Je ne crois pas lui donner cette tâche de sitôt, a répondu sèchement Adrienne. »

En rentrant chez nous, maman m'a embrassée et j'ai vu des larmes dans ses yeux.

« Ma pauvre Elisabeth, m'a-t-elle dit à voix basse, il est triste d'être dans la dépendance d'autrui !

— Ah! maman, celle de mon oncle n'était pas pesante.

— Non, il est si bon! mais aujourd'hui... sois prudente, chère fille, n'excite pas le mauvais vouloir de ta tante.

— Je vous le promets, chère mère, hélas! elle voudrait peut-être nous séparer.... »

Maman ne répondit pas et se mit à genoux devant son crucifix. Elle pria très-longtemps, et quand je me réveillai, vers une heure du matin, je la vis, à la clarté de la lune, encore à genoux sur son lit et disant son chapelet. De tristes pensées l'empêchaient de dormir peut-être, et elle se consolait en priant. Je me rendormis tout de suite; c'est comme si une vision céleste avait traversé mon sommeil.

Du reste, Adrienne ne veut s'identifier en aucun point avec les gens, ni avec les œuvres du pays, ce pays où elle doit passer sa vie, car je ne pense pas qu'elle veuille retourner à Paris, ni y entraîner notre oncle. Hier soir, mademoiselle Dorothée vint nous voir, et après plusieurs propos très-aimables, car tu sais combien elle est bienveillante et bonne, elle dit à Adrienne :

« Nous avons osé compter sur vous, madame. Monsieur le maire, mon frère et les dames de charité de notre petite commune cherchent à créer une crèche et une salle d'asile pour les nourrissons et les petits enfants dont les mères sont employées aux champs et aux manufactures, ces pauvres êtres délaissés méritent bien de la compassion, et nous avions pensé que vous pourriez nous donner quelques renseignements sur l'organisation des crèches à Paris et que vous voudriez bien compter au rang de nos souscripteurs et de nos dames patronnesses.

— Mon Dieu, répondit ma tante, je vous serai, mademoiselle, d'un très-faible secours. Je n'ai aucune idée, d'abord, des crèches ni des asiles. Les jeunes filles à Paris ne se mêlent pas de ces œuvres.

— Sans nul doute, reprit mademoiselle Dorothée, avec une grande douceur, mais on dit que madame votre mère prête son concours à toutes les entreprises charitables.

— Oh! ma mère est de tout, elle trouve du temps pour tout, mais elle ne nous parlait jamais de rien. Veuille donc, mademoiselle, ne pas compter sur moi pour ces détails; je me bornerai à vous offrir une petite aumône et je vous prie de ne pas m'inscrire parmi les dames patronnesses : cela n'est pas de mon âge et cela n'est pas dans mes goûts. »

Mademoiselle Dorothée n'insista point, et reçut, de

l'air humble et content qui lui est particulier, la pièce de cinq francs que ma tante lui donna :

« Inscrivez-moi parmi vos dames, chère demoiselle, dit ma grand-mère, et ma fille me remplacera dans les fonctions de patronnesse. N'est-ce pas madame Chevalier, que tu le feras volontiers ? »

— Certainement, chère mère, dit maman. »

Ma tante Adrienne n'avait pas l'air d'approuver cette dérogation. Y voyait-elle une critique de sa propre conduite ? peut-être ; mais aussi pourquoi ne pas se rendre aimable et digne d'être aimée, quand on a pour cela si peu de chose à faire ?

J'en dis trop, Louise, mais j'ai le cœur bien oppressé. Je te raconte des faits, mais ce que je ne puis décrire, c'est la froideur, le manque de sympathie qu'elle nous témoigne en toute circonstance. Elle sait l'art de tenir à distance. Est-ce parce que nous sommes pauvres ? nous regardes-t-elle comme une charge onéreuse ? tu sais cependant si notre chère mère s'efforce d'être utile et de gagner ce pain que l'amitié d'un frère lui avait offert ! mais elle-même, mais Adrienne, si elle avait perdu le père intelligent et laborieux qui a donné aux siens une place distinguée dans le monde, que serait-elle devenue, aidée de six enfants ?... Il faut que je finisse, les réflexions amères se pressent sous ma plume : je crois ne pas mal faire en te confiant mes peines, à toi si discrète et si sage ; j'ai besoin de confiance et de conseil, car tu me connais, mon défaut dominant, c'est l'impétuosité du caractère ; tu sais si j'ai eu peine à me calmer un peu, et si j'ai dû lire, relire et méditer le bon saint François de Sales, pour comprendre enfin la force de la douceur et le prix de la patience. Je croyais avoir fait quelques progrès, mais, à l'épreuve, combien je me trouve susceptible, impatiente et prête, à chaque instant, à m'emporter en plaintes et en vaines paroles ! Prie donc pour moi, afin que je sois prudente et douce, soutiens-moi par tes bons avis ; va, ils me sont bien nécessaires. Adieu, ma bien-aimée sœur, je t'embrasse mille fois, ainsi que les enfants chéris.

ELISABETH.

CLOTILDE A ADRIENNE

Paris, avril 18...

Tu es bien gentille, chère Adrienne de me reprocher mon silence et de déclarer une guerre ouverte à ce petit papier dont je me sers trop souvent. Mais tu sais bien que je t'aime, quoique je ne t'écrive guère, et tu sais aussi comme le temps passe à Paris ! le voilà fini, cet hiver ! il s'est écoulé pour moi aux lumières, car je t'assure que je n'ai pas vu souvent le soleil de janvier, ni celui de février. Juge : nous sortons tous les soirs, bals, soirées, spectacles ; on rentre harassé, on dort jusqu'à midi, et à peine a-t-on fini de déjeuner et de s'habiller que le gaz remplace ce qu'en hiver on nomme le jour. Ah ! j'ôte bien mieux le gaz ! c'est le soleil du plaisir, de la parole, des fêtes et de ce luxe dont on n'a jamais trop. Que j'ai vu de belles choses cet hiver ! On a bien raison, Adrienne, de dire que notre siècle est en progrès : la toilette des femmes, la magnificence des réunions le prouvent. Mais sais-tu, qu'en présence de ces merveilles, bijoux, diamants, robes de velours et de soie, dentelles, cache-mains, il est ennuyeux d'être jeune

filles et condamnée à l'aimable simplicité de cet âge ? à quoi sert d'être jeune, d'être jolie (car enfin il faut bien croire ce que tout le monde dit) et de ne pas pouvoir porter une de ces robes de velours bleu qui iraient si bien à une blonde, ou ces étoiles de diamant que je trouve beaucoup plus jolies que les astres du firmament, ou ces dentelles d'Alençon qui font de si splendides volants ? C'est ma passion, l'Alençon ! et puis, ce n'est pas tout : non-seulement, la jeune fille est condamnée aux robes blanches, aux roses-thé, aux liserons et à la petite croix à la Jeannette, mais encore, elle ne jouit d'aucune indépendance. On ne peut sortir seule, on ne va que là où l'on vous mène ; on vit de la vie d'autrui, on n'est pas soi, enfin ! figure-toi que je voulais aller patiner au Bois de Boulogne et que maman n'a pas voulu ! figure-toi que je mourais d'envie d'aller en traîneau (il y a eu de si belles neiges cette année), et que papa s'est moqué de moi ! enfin, j'espérais pour la saison d'été, quelque belle villégiature, Biarritz, Hombourg, Bade, pas du tout ! nous allons à Nérès pour les rhumatismes de papa. Ah ! ma chère Adrienne, je comptais bien à la fin de cet hiver, vers le bienheureux temps de Pâques, changer enfin de nom, car entre nous soit dit, les prétendants n'ont pas manqué, mais mes parents sont si difficiles, si méticuleux ! je rends justice à leurs intentions, mais dans ce grand nombre tout était-il à rejeter ? l'attaché d'ambassade, qui m'aurait emmenée à Madrid, que lui reprochait-on ? d'aimer la dépense ? ne suis-je pas riche ? et l'auditeur qui est si bon musicien ? papa et maman n'ont jamais voulu me dire pourquoi ils l'avaient refusé ? et l'avocat et le jeune sous-préfet ?

Tu ris, Adrienne ? va, je n'en regrette aucun en particulier, mais je l'avoue à toi, mon intime, que je ne serais pas fâchée de changer de position. Je n'ai pas de vocation pour le célibat, moi, et comme j'ai beaucoup réfléchi là-dessus, je trouve qu'il est presque ennuyeux d'être si riche, puisque cela rend les parents si difficiles. J'épouserais bien un jeune homme qui n'aurait qu'un beau nom, un caractère facile, de jolies manières (j'y tiens !) et des goûts d'accord avec les miens. N'aurions-nous pas assez d'argent pour deux ? un mari, cela ne doit pas coûter cher : je lui arrangerais un joli fumoir ; mon valet de pied lui servirait de valet de chambre, nous fixerions une somme, quinze cents ou deux mille francs pour son tailleur, que lui faudrait-il de plus ? la femme n'est-elle pas l'ornement de la maison ? il est juste alors que le luxe soit à elle et pour elle. Un homme ne porte pas de bijoux, il n'a pas besoin d'un coupé pour aller au Bois, ni de meubles de Boule pour sa chambre, n'est-il pas vrai ? je te dis là le fond de ma pensée, comme tu m'as dit le fond de la tienne, ce soir du dernier automne, où nous cautions près de ton feu. Je t'approuve bien de t'être mariée à un mari qui te fera riche un jour : plus je vis (j'ai vingt et un ans en mai), plus je me dépouille de mes illusions de pensionnaire et plus je vois que la fortune est tout : on se passe de beaucoup de choses avec elle, et là où elle manque, on se sent toujours blessé par quelque point. Tu vois que je suis de mon siècle. Parfois, quand je broie du noir, je regrette un peu mes illusions, mes aspirations et mes déceptions, c'est si joli d'être aimé pour soi-même, de vivre dans un autre cœur ; mais les filles riches ne sont jamais

sûres d'être aimées, et comme le disait dernièrement Marthe Doval, la fille du grand banquier, une fille millionnaire en sait plus sur le cœur des humains que les plus vieux philosophes et que les plus austères moralistes.

Sur ce, je t'embrasse, chère Adrienne, plains-moi un peu, pense à moi et surtout écris-moi.

Ta dévouée,
CLOTILDE.

ADRIENNE A CLOTILDE.

La Ferme-aux-Is, avril 18...

Tu vois, chère Clotilde, que je ne te fais pas attendre ton absolution. Il faut de l'indulgence en amitié, et je comprends trop bien tes entraînements et les suprêmes plaisirs de la vie parisienne pour ne pas te pardonner, pour ne pas sceller d'un bon baiser le pardon que je t'octroie. Tiens, faisons une condition : je t'écirai trois fois sur une; j'en ai le temps, j'en ai le désir : puis-je mieux employer mes heures, pauvre campagnarde que je suis, qu'à causer intimement avec mon amie d'enfance?

Donc, c'est convenu, et voilà ta chère petite conscience en paix. Je n'ai pas grand chose à te dire de nous : Philippe toujours excellent, la vie toujours monotone, la campagne qui de grise devient verte, cela n'est ni nouveau, ni intéressant. Parlons de toi plutôt. Tu devais être bien gracieuse dans ces belles fêtes de l'hiver et je ne suis pas surprise que les prétendants aient abondé. Mais quoi? aucun d'eux n'a pu réussir? tes parents sont exigeants, et ils en ont le droit; mais toi, qui as une âme droite et délicate, tu tranches la difficulté, en biffant du signalement de ton futur mari, l'article *richesse*. Tu as bien raison, Clotilde, et puisque tu es si sage et si intelligente, qui sait si je ne pourrai pas te présenter un jour ce phénix, ce mari modèle, bien né, bien élevé, de caractère liant et agréable, tel que tu pourrais le désirer, tel que tes parents pourraient l'accepter? qu'en

dirais-tu, chère amie? aurais-tu confiance dans le choix de ton Adrienne? Je n'en dis pas davantage aujourd'hui. Je vais te quitter d'ailleurs, mais pour te revenir bientôt : mon cheval piaffe sous mes fenêtres, car je monte à cheval; c'est un plaisir que mon mari a voulu me procurer; il m'a acheté une charmante bête des Ardennes, alezan brûlé, très-vive et très-douce : je l'appelle Nehra. Je mettrai Nehra à tes ordres quand tu viendras me voir. Nous avons formé un domestique qui me suit dans mes promenades, et vraiment, il n'a pas l'air trop emprunté sous sa livrée bleue. Pour moi, Philippe m'aime bien en habit de cheval; le mien est tout noir, un peu sévère, et je laisse les jolis chapeaux à plumes aux figures mutines comme la tienne, Clotilde. Mais j'oublie, tu ne montes pas à cheval : tous ces exercices-là ne sont pas du goût de ta mère; il faut attendre l'heure du mariage et de l'indépendance.

Je crois que ma belle-sœur serait de l'avis de ta mère : elle ne paraît pas aimer le sport. Mais, Dieu merci, ce n'est pas moi qui dépends ici! sa fille, ma nièce Elisabeth, te déplairait bien : il est impossible d'être plus puritaine, plus collet-monté, et j'en suis sûre, plus secrètement orgueilleuse que cette petite. On l'a élevée, je crois, pour faire une sous-maitresse, et il serait fâcheux de lui faire faire défaut à une si belle vocation. Te souviens-tu de notre vieille inspectrice et de son éternel refrain : *Ah! bon Dieu de mes pères, ah! les vilains enfants!* Elisabeth, dans vingt ans d'ici, dira cela à ravier, le front ridé, des lunettes sur le nez et avec une voix chevrotante d'impatience.

Quel bavardage! il faut que je te quitte. A bientôt, à toujours.

Ton ADRIENNE.

Ah! j'oubliais : maman, Régine et mon frère Didier viennent me voir le mois prochain. Que n'es-tu de la partie!

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

REVUE MUSICALE

L'AFRICAIN — SOCIÉTÉ DES CONCERTS
— LES SOIRÉES DE ROSSINI — VALENTINO —
L'AVENTURIER



PENDANT que nous écrivons ces quelques lignes, *l'Africain*, rêve que, depuis tant d'années, on avait cru irréalisable, vapeur qui s'épanouissait dans les airs, sans parvenir à se condenser, *l'Africain*, cette brune fille des climats lointains, est à la veille de faire son apparition sur la scène de l'Opéra. Un vaisseau immense la porte, et c'est sur cette machine gigantesque, con-

fiée aux soins de nos plus habiles décorateurs, qu'elle fera son entrée triomphante dans nos froides contrées. Ce vaisseau énorme occupera la moitié de la large scène du théâtre, et présentera, dans le 3^e acte, les deux aspects successifs d'un pont et d'un entrepont où figureront une centaine de personnes. Dans le livret de *l'Africain*, le navire, avant d'avoir atteint le but de son voyage, viendra se jeter sur un banc de rochers et sera prêt à sombrer; alors il aura un mouvement de recul, puis il essaiera d'avancer, mais reculant encore, par suite d'avaries, il s'inclinera sur un côté, assez doucement du reste, pour respecter l'équilibre des acteurs et comparses qui

figureront dans cet acte. On peut calculer le poids et le contre-poids qu'il faudra pour faire manœuvrer ce géant, avec son chargement humain. Ce vaisseau, dont la surface occupera sept plans de la scène, a plus de quinze mètres de profondeur. — Pour la deuxième partie de ce drame maritime qui se passe sur le tillac, on construit, dans les ateliers de la rue Richer, une immense dunette, développée de telle sorte, que plusieurs scènes puissent s'y passer simultanément. Depuis la caverne de *Marco Spada*, jamais un théâtre lyrique n'aura passé par cette lourde épreuve.

La partition de *l'Africaine*, d'après les renseignements sérieux qui nous sont fournis par M. Blaze de Bury, prend date dans les créations de Meyerbeer après les *Huguenots*. Dès 1845, Meyerbeer l'avait terminée pour madame Stoltz, dont la gloire était alors dans tout son éclat. Cantatrice incorrecte, inégale, mais essentiellement douée, voix admirable, riche et puissante nature, Rosine Stoltz devait, par ses qualités, ses défauts mêmes, tenter, ne fût-ce qu'un moment, la curiosité du maître. Meyerbeer, qui, dans la distribution de ses rôles, ne négligeait point le côté pittoresque, se préoccupait beaucoup de l'effet que devait produire ce talent éminemment dramatique. Mademoiselle Sax est bien loin d'atteindre l'idéal où se fût personnifiée cette cantatrice remarquable. Meyerbeer avait achevé sa partition et se préparait à la livrer, lorsque certains remaniements, dans le poème, lui parurent indispensables. Scribe, à cette époque, était à Rome. Il se refusa, pour cette fois, à châtier ou à changer son libretto. Plus tard, néanmoins, la besogne fut reprise, taillée et recousue à neuf. Ce fut précisément dans ce temps que le maestro allemand recut de l'auteur dramatique français le poème du *Prophète*. L'idée lui plut, il s'en éprit, et soudain, avec cette mobilité d'inspiration qui l'entraînait d'un sujet à un autre, il se remit au travail. Roger et madame Viardot se trouvaient là, comme à souhait, pour les exigences et les grandeurs de l'exécution. Les événements de 1848 donnèrent à cette musique, où mugit un souffle révolutionnaire, une étrange force d'actualité.

L'immense succès du *Prophète* avait détourné, pour un instant, Meyerbeer de la partition de *l'Africaine*; il y revint, à son premier loisir. Le rôle destiné à madame Stoltz, fut alors disposé et réglé selon la voix et les aptitudes de madame Viardot. De cette période, datent les incessantes modifications qui, de cette cantatrice à Sophie Cruvelli et à mademoiselle Sax, n'ont cessé de tenir en éveil la jalouse sollicitude du maître. Chose qui nous paraîtrait incroyable si elle n'était prouvée de la façon la plus péremptoire, par les manuscrits authentiques, aucune partie de la partition première ne se retrouve dans celle qui va être livrée au public. Le Vasco de Gama qui figure dans *l'Africaine*, devait y avoir un rôle d'une portée musicale et dramatique si extraordinaire, que Meyerbeer ne pensa même pas à Roger, qu'avaient épuisé les représentations du *Prophète*, sa dernière grande gloire. — Pendant vingt ans, le ténor cherché fut introuvable; le célèbre compositeur, las de démarches inutiles dans tous les pays du monde civilisé, semblait avoir abandonné l'espoir d'une représentation, lorsqu'on le vit, l'hiver dernier, couper court à ses incertitudes et se préparer à donner son ouvrage.

Pourquoi cette résolution, ce grand parti dans les circonstances les moins favorables qui se fussent encore présentées? Point de sujets, point de troupe, lui-même en convenait; tout était à faire, et cependant il commençait à traiter avec l'administration. Cette attitude étrange avait quelque chose d'effrayant; il semble qu'un pressentiment sinistre, une voix d'en haut parlent au cœur des forts et leur commandent de se hâter. Lui si défiant, si difficile, qui, à d'autres époques, eût hésité devant la Cruvelli, se contenter de mademoiselle Sax! Et le ténor? A qui s'adresser? Aux Italiens! Meyerbeer le fit, et, pendant cette enquête, il mourut.

Désigné pour conduire les travaux de *l'Africaine*, M. Fétis offrait toutes les garanties désirables. Nourri dans l'étude du contre-point, blanchi dans le dogmatisme de l'école, imperturbable en ses convictions professionnelles, M. Fétis possède ce rare avantage d'avoir conservé, à travers la marche des ans, toute la plénitude de ses puissantes facultés. Un musicien pratiquant serait arrivé là avec ses systèmes personnels. D'ailleurs, où le choisir? Les humbles eussent été inhabiles, assurément; les forts envieux, peut-être. En sa double qualité de compositeur et d'admirateur particulier du genre adopté par Meyerbeer, habile à pénétrer les profondeurs du génie du maître, M. Fétis en absorbera l'esprit pour le répandre. Lorsque dans ce texte abondant et toujours praticable où les variantes s'entre-croisent comme de luxuriantes végétations, il se produira des difficultés de détail, son coup d'œil rapide les discernera et vaincra les obstacles. Quant aux suppressions, s'il est indispensable d'en faire, sa saine intelligence saura procéder nettement par des coupures intégrales, plutôt que par des modifications et des raccords. Les antécédents scientifiques de M. Fétis nous répondent d'avance du soin religieux qu'impose une si haute responsabilité, devoir très-complexe, sans nul doute, exigences délicates, mais dont il saura se tirer en homme de goût et en musicien consciencieux.

L'œuvre est donc achevée, complète et ponctuée dans les moindres détails; pas une note du maître, pas une indication de M. Fétis n'y manquent; c'est clair et lumineux comme le génie. N'en disons pas plus. Attendons; ce souffle vivant dont Meyerbeer savait animer ses œuvres, nous en jouirons dans toute sa grâce et dans toute sa splendeur.

La deuxième séance de la *Société des Concerts* s'est ouverte par la symphonie en *la* mineur de Mendelssohn. Cette œuvre si charmante et si distinguée, dans laquelle l'idée est merveilleusement servie par la variété des timbres, a été admirablement interprétée. Le *Scherzo* a eu les honneurs du *bis*, et c'était justice. Le *Salve Regina* de Lassus a été froidement écouté, et le *Concerto* de Viotti est devenu l'objet d'une injuste et ridicule cabale. Nous ignorons quel mauvais sentiment a poussé une partie du public à faire cette sortie de mauvais goût. Les applaudissements frénétiques qui ont riposté victorieusement à cette maladroite incartade, ont prouvé qu'une opposition systématique ne pouvait lutter contre l'esprit de justice de la plupart des auditeurs. — *Les Ruines d'Athènes*, de Beethoven, ont obtenu un succès d'enthousiasme, particulièrement le *Chœur des Derviches* et la *Marche turque*.

La dernière réception hebdomadaire de Rossini a été plus brillante et plus animée que les précédentes. On y a exécuté la *Nuit de Noël*, œuvre inédite de l'illustre maître de la maison. M. Warot a chanté l'air du Sommeil de la *Muette*, MM. White et Diémer ont exécuté la fantaisie pour piano et violon d'Osborne et de Bériot, sur des motifs de *Gullave Tell*. — La délicieuse sérénade :

Mira la blanca luna,

a été dite par mademoiselle Mira et M. Gardoni. — MM. Faure et Warot ont ensuite chanté le duo de *Moïse* :

Moment fatal.

Puis Faure, à la demande générale, a dit de sa belle et puissante voix le *Noël* d'Adolphe Adam, avec accompagnement d'orgue et de piano. En dehors de ses samedis ordinaires, il y a eu, dans les salons du célèbre compositeur, une grande soirée dans laquelle on a entendu deux morceaux inédits du maître, deux événements pour le monde musical : un duo chanté avec leur perfection accoutumée par mesdames Albani et Patti, puis une romance par M. Gardoni. — Enfin, le maestro s'est mis au piano pour exécuter avec M. Diémer un morceau à quatre mains qui a produit le plus grand effet.

Rossini a fait à notre excellent compositeur de piano, Marmontel, un grand honneur, celui d'une visite à sa classe. Sous le charmant prétexte de se faire recevoir comme auditeur, il a été présenté par M. Lavignac, un des anciens élèves de Marmontel. Toute la classe gardera de cette apparition un souvenir ineffaçable, et le professeur du Conservatoire une grande et légitime reconnaissance.

La santé de Félicien David a donné beaucoup d'inquiétudes depuis quelque temps. Les nouvelles de ces jours derniers, sans être absolument bonnes, sont cependant de nature à rassurer ses amis. Il y a lieu d'espérer que le repos et les soins dont Félicien David est entouré, le rendront prochainement à la vie active. On sait qu'une nouvelle partition de ce maître est en pleine répétition à l'Opéra-Comique, et qu'elle doit bientôt s'afficher avec celle du *Capitaine Henriot*.

Les annales nécrologiques de l'année 1865 s'ouvrent tristement pour les arts et pour les lettres ; nous avons à enregistrer depuis un mois bien des décès regrettables : Valentino, l'éminent chef d'orchestre, vient de mourir dans sa 78^e année, à Versailles, où il se reposait des longues fatigues de sa vie. Ainsi qu'Habeneck, Valentino s'était fait au

théâtre, comme au concert, une grande situation. C'était un véritable commandant en chef, donnant une extrême confiance aux artistes qu'il savait guider, instruire et discipliner. Les plus médiocres orchestres se transformaient sous sa direction. Il aimait avec passion la grande musique, que, l'un des premiers en France, il a popularisée avec autant de modestie que de talent.

La salle du Théâtre-Lyrique était splendide à la première représentation de *l'Aventurier*, opéra comique en trois actes et un prologue, paroles de M. de Saint-Georges, musique de M. le prince Poniatowski. Le Sénat, auquel appartenait le compositeur, le monde officiel au sein duquel il occupe un poste élevé, enfin le cercle de l'Union artistique, dont il est président, avaient envoyé des représentants nombreux. La répétition générale, déjà, avait offert un aspect extraordinaire ; Rossini, qui ne va jamais au théâtre, y était resté dans une loge de face jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'à une heure du matin. C'est une rare preuve d'amitié pour l'homme, et d'estime pour le talent.

Le livret de M. de Saint-Georges, auquel on doit tant de poèmes charmants, ne pouvait guère contenir de situations parfaitement nouvelles. Toute mine s'épuise, même les plus riches ; cependant, l'habileté du célèbre auteur est si grande, que du prologue au dénouement, on n'a pas remarqué de longueurs.

L'action se passe à Mexico, au temps de la domination espagnole ; nous rendons compte de ce détail, afin qu'on se mette au courant de la physiologie générale de la pièce. Cavaliers élégants, mendiants couverts de lambeaux, gitano, baudits, muletiers, tels sont, avec l'héroïne et son oncle qui est vice-roi, les personnages qui font mouvoir l'imbroglio. — La veine mélodique du prince-compositeur n'en est pas à sa première épreuve ; elle est sortie victorieusement de cette dernière. — L'introduction du 1^{er} acte, l'air de Quirino, la chanson de Manôlet et d'Amita, le trio de don Annibal, de dona Fernanda et du vice-roi, la ballade du mineur noir, chantée par Ismél, la romance de Manôlet :

Pourquoi me plaindre de la vie ?

que Morjauze a fait hisser, un boléro charmant, enfin, un grand finale, construit à l'italienne avec un andante à entrées successives, des couplets admirablement dits par madame Faure-Lefebvre et couronnés d'un *bis* unanime, tels sont les éléments principaux de cette composition, qui sans être hors ligne, n'est cependant pas sans mérite.

MARIE LASSAUMEUR.

ENIGME GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

Un habile courtisan me découvrit et me donna le surnom de sa souveraine ; j'ai donné naissance à un héros, et aujourd'hui, devenue le théâtre d'une guerre sanglante, je vois mes enfants se déchirer entre eux. — Qui suis-je ?

Correspondance.

JEANNE A FLORENCE

Né ! que je hais l'hiver ! m'écriais-je, il y a quelques jours en arrivant chez Lucie et en secouant la pluie qui ruisselait de mon manteau tout maculé de boue. A la bonne heure le printemps ! on n'est pas crottée comme un barbet sans maître... on respire un air tiède ; il y a du soleil, des fleurs, des parfums... Mon Dieu ! quand donc verrai-je des jacinthes et des primevères?...

A peine avais-je formulé ce souhait, qu'une odeur suave et pénétrante nous arriva par la porte entr'ouverte d'un appartement où Lucie me poussait en riant. Je jetai un regard effaré autour de moi : des touffes embaumées des fleurs que je venais d'évoquer s'épanouissaient sur tous les meubles.

« Eh bien ! suis-je bonne fée ? demanda Lucie.

— C'est-à-dire, répondis-je d'un air ébahi, que c'est à n'y pas croire !

— Que voyez-vous donc d'extraordinaire à ce que j'aime les fleurs et à ce que je m'en entoure ?

— Rien assurément, ma chère Lucie... mais convenez que la façon dont je viens de découvrir ce goût, que je ne vous connaissais pas, a quelque chose de tout à fait...

— Merveilleux, j'en conviens !... exclama-t-elle gaiement. Je vous avouerai même que j'ai trouvé très-plaisant de jouer, près de vous, pendant une demi-minute, le rôle d'une de ces fées complaisantes que l'on ne rencontre plus, hélas ! qu'au théâtre du Châtelet ou à la Porte-Saint-Martin.

— Que c'est joli, les fleurs ! »

Et j'allais, je venais dans l'appartement, admirant les unes, sentant les autres...

« Ce n'est pas vous qui les cultivez, Lucie ? vous vous les procurez toutes fleuries pour orner vos jardinières ?

— Pas le moins du monde ! j'achète les oignons, je les plante, je les arrose, je les soigne, je les amène à floraison, et quand je les vois comme aujourd'hui, je vous assure que je suis amplement payée de mes peines.

— Je le crois ; ce doit être un charmant plaisir ; aussi je veux, comme vous, m'occuper de jardinage et avoir un parterre sur ma cheminée.

— Permettez alors que je vous donne la première leçon ?

— Bien volontiers.

— Regardez ces deux pots de moyenne grandeur. Ils sont en terre rouge bien vulgaire, bien commune... — c'est ce qu'il y a de meilleur pour la santé des plantes. — mais je les dissimule sous des cache-pots élégants. Au mois de novembre dernier, j'ai demandé à un fleuriste 18 oignons de crocus pour les garnir ; j'ai choisi pour chaque pot 3 oignons de chacune des trois espèces connues : orange, fond blanc rayé, et lilas. J'ai planté ces oignons dans du terreau, et depuis je les ai arrosés modérément deux fois chaque jour, en ayant soin de les laisser toujours dans cette pièce dont la température équivaut à celle d'une serre tempérée. Quand ils se flétriront, je les retirerai des cache-pots et les reléguerai, sans ôter les oignons de la terre, dans un coin de la cave ou du grenier. L'année prochaine, en y donnant les mêmes soins, leur floraison sera tout aussi belle que cette année. »

A cet endroit de son discours, Lucie s'interrompit pour me dire, en regardant les fleurs dont elle me faisait l'historique de l'œil ravi d'un amateur passionné.

« N'est-ce pas qu'ils sont jolis, mes crocus ?

— Superbes ! répondis-je ; mais quand ils seront fanés, par quoi les remplacerez-vous sur votre cheminée ?

— Venez par ici, dit-elle en m'entraînant dans une chambre voisine où il n'y avait pas de feu. J'ai là deux autres pots de même grandeur que j'arrose seulement assez pour que la sécheresse ne les fasse pas périr. Dans chacun de ces pots, j'ai planté cinq oignons de tulipes naines ; vous savez, ces tulipes doubles, écarlates bordées de jaune vif ? Quand mes crocus seront passés, je mettrai mes tulipes à leur place, et, grâce à la chaleur de la chambre et au soin que je prendrai de les arroser très-souvent et très-peu à la fois, elles deviendront bientôt aussi belles que les fleurs que vous admiriez tout à l'heure.

— Et ces magnifiques jacinthes panachées, comment les faites-vous pousser ?

— Dans l'eau.

— Comment ! dans l'eau ?

— Oui vraiment, comme un bouquet !... Vers le milieu de septembre je choisis un vase-carafe dont l'orifice ait un diamètre en rapport avec celui de l'oi-

gnon que je veux y mettre. (On trouve ces carafes de forme évasée chez tous les marchands de porcelaine ou de faïence : elles sont en général en verre blanc opale ou bleu-ciel.) Je mets de l'eau dans mon vase, puis mon oignon, et tous les deux jours, à peu près, j'ajoute un peu d'eau nouvelle — à la température de l'appartement, surtout ! — pour combler le vide que l'absorption ou l'évaporation a fait dans la carafe. Mes jacinthes, ainsi soignées, poussent à merveille et me donnent des fleurs en plein hiver.

— Le nombre des plantes à cultiver dans l'eau doit être assez limité.

— Il y a encore le narcisse jonquille, l'ornithogale d'Arabie, le lis de Saint-Jacques ou amaryllis, qui est une fleur aristocratique par excellence et dont les formes élégantes s'harmonisent à merveille avec les meubles d'un appartement somptueux ; mais comme cet oignon coûte fort cher et que je ne suis pas Adrienne... »

Ici un bruyant éclat de rire et des jappements joyeux interrompirent la phrase de Lucie ; au même instant la porte de l'appartement s'ouvrit pour livrer passage à Marie, qui riait si fort qu'elle tomba sur un fauteuil, sans pouvoir prononcer une seule parole.

« Qu'as-tu donc encore, grande enfant ? » demanda sa sœur souriant malgré elle de cette hilarité dont elle ignorait la cause.

L'entrée d'un petit chien rose, — oui, rose, ma chère ! tout pomponné de rubans verts, dispensa Marie de répondre. La folle ayant lu, dans je ne sais quel journal, que l'on avait remarqué dernièrement au bois de Boulogne et aux Tuileries des king's-Charles et des bichons de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, s'était amusée, dans son amour de l'excentrique, à teindre son petit chien *Bijou* en rose. De sorte que le pauvre animal égayé sans doute par cette riante nuance et cette parure inaccoutumée, arrivait avec des contorsions et des cabrioles si grotesques, que Lucie et moi, prises à notre tour d'un fou-rire, fîmes bientôt chorus avec Marie.

« Il n'y a que ma sœur pour avoir des idées pareilles ! put enfin articuler Lucie.

— Est-ce qu'il n'est pas ravissant, mon chien ? demanda vivement Marie.

— Ravissant, non... mais amusant au possible, répondis-je, en essayant vainement de reprendre mon sérieux. Ne craignez-vous pas de le rendre malade, ce pauvre *Bijou*, en lui faisant subir de semblables opérations ?

— Malade ! oh ! soyez tranquille... j'ai étudié à fond la question, avant de tenter cet essai. La coloration artificielle, dit le journal qui m'a donné cette belle idée, n'est pas défavorable à la santé des animaux ; seulement elle modifie leur caractère suivant la nuance qui est employée. Ainsi, en vert-pomme ou en rose, ils sont d'une humeur charmante, *Bijou* vous en donne la preuve !... Le rouge les rend hargneux et difficiles ; le marron les attriste ; le bleu les fait méchants et malades.

— Voilà qui est original !... Et les physiologistes n'ont pas encore trouvé le mot de cet étrange phénomène ?

— Non ; on raconte, à ce propos, une anecdote

assez amusante. Il y a quelques années, un financier bien connu eut la fastueuse manie de convertir tout en or, autour de lui : ses meubles, ses voitures, les fruits que l'on servait sur sa table, etc. Un jour même on vit apparaître dans le boudoir de sa femme un petit chien favori dont les poils, blancs d'ordinaire, avaient été habilement transformés en fils d'or... Mais le plaisant de l'histoire, c'est que *messire Bichon*, quoique doux et caressant par nature, se montrait intraitable ce jour-là ; ne se laissant approcher par personne, dressant fièrement les oreilles, et ne regardant les autres chiens de la maison que du haut de... sa dorure. Heureusement, son brillant habit s'endommagea peu à peu, et l'on constata avec étonnement qu'à mesure qu'il redevenait bichon comme devant, son aimable naturel reprenait le dessus. N'est-ce pas très-singulier, et n'y a-t-il pas là matière à une foule de réflexions sur l'influence que le costume exerce sur les individus ?

— Je n'en disconviens pas, répondit Lucie, qui, en tout, voyait, pour commencer, le côté pratique, mais je ne te conseillerais pas, pour cela, de sortir avec ton chien couleur de rose.

— Je n'en ai pas la moindre envie. Mon *Bijou* attirerait trop de regards ! Oh ! vous n'avez pas prêché dans le désert, Jeanne, ajouta-t-elle avec un sourire ; je me rappelle très-bien ce que vous me disiez une fois sur l'espèce d'incognito qui sied aux femmes, partout ailleurs que dans la famille, et je vous affirme qu'il n'y aura plus de reproches à me faire sur ce point... Si j'ai décoré ainsi mon chien, c'est uniquement parce que nous sommes en carnaval, et que j'ai voulu faire un peu rire mes amies dont j'attendais la visite.

— Et vous y réussirez, si j'en juge par moi-même, dis-je gaiement ; mais tenez, assurez-vous-en tout de suite... je les entends dans l'escalier. »

Marie courut au devant d'elles et leur présenta *Bijou* avec toute espèce de cérémonies plaisantes. Tu devines quels éclats de rire saluèrent la malheureuse petite bête ! Aussi, plus épouvantée que flattée de ce bruyant succès, courut-elle se blottir entre les bras de Pauline. L'enfant, bien heureuse, lui fit un abri du coin de son manteau et l'endormit en le berçant comme elle eût bercé sa poupée. Pendant ce temps nous commençâmes à causer.

« Vous savez, mesdemoiselles, que j'ai une communication importante à vous faire, dis-je pour entrer en matière. — Notre édition bleue ou plutôt notre *Echo du Petit Courrier* — car l'édition bleue ne sera plus bleue du tout — va subir quelques modifications...

— Comment cela, que me veut-on ? demanda Adrienne simulant un effroi comique.

— Rassure-toi, chère *Édition Bleue*, on ne veut que t'embellir... tu t'appelleras désormais l'*Édition bi-mensuelle*, et tu paraîtras deux fois par mois, pour satisfaire nombre de nos amies qui sont assez bonnes pour désirer nous lire de quinzaine en quinzaine. De plus, tu auras une couverture jaune semblable à celle du *Journal des Demoiselles*, ton aîné.

— Je ne me rends pas bien compte de ce nouvel arrangement, dit Thérèse.

— Mais si, rien n'est plus simple : les abonnés

de l'ancienne édition bleue, recevront le 1^{er} de chaque mois le *Journal des Demoiselles* pur et simple; puis, le 15, l'*Écho du Petit Courrier* avec ses gravures, ses causeries sur les modes, ses spirituelles chroniques. Est-ce compris?

— A merveille!

— Il y aura ensuite l'édition bi-mensuelle avec patrons, qui coûtera 4 francs de plus que l'édition bi-mensuelle simple, 4 francs pour Paris et 6 francs pour les Départements, à cause des frais de poste.

— Et qu'est-ce que l'on recevra pour ces 4 ou 6 francs de plus?

— On recevra le 15 de chaque mois, outre le texte et les gravures, une feuille de patrons de grandeur naturelle, pouvant servir de modèle pour la confection de tous les vêtements possibles. Les abonnées de l'édition bleue ont déjà trouvé, du reste, dans le numéro de Février, et trouveront encore dans le numéro de Mars, un spécimen complet de cette planche.

— Oui, vraiment! dit Adrienne, et pour mon compte j'approuve fort cette excellente idée.

— Elle serait bien plus excellente encore s'il ne fallait pas payer 6 francs de surplus! riposta Thérèse, qui est obligée, la pauvre enfant, de calculer de très-près ses moindres dépenses.

— Dame, ma chère, sans doute... mais le papier n'est pas pour rien, ni les modèles, ni les dessinateurs, ni l'impression, ni les frais de poste... et puis, franchement, ce n'est pas cher, une grande feuille de patrons sortant d'excellentes maisons de confection de Paris pour 50 centimes; car 6 francs par an font bien 50 centimes par planche.

— C'est certain, dit Lucie. Songez donc combien ces six francs, donnés au commencement d'une année, nous économiseront d'autres six francs s'ils nous mettent à même d'exécuter chez nous des vêtements dont nous payerions la façon si cher à nos couturières?

— Vous avez raison, répartit Thérèse. Je ne réfléchissais pas à cela, aussi je retire mon objection de tout à l'heure, et je prédis grande réussite à cette utile innovation.

— Or ça, reprit Marie, résumons-nous : il y aura désormais :

1^o L'édition mensuelle ou *Journal des Demoiselles*, paraissant le 1^{er} de chaque mois et coûtant 10 francs pour Paris et 12 francs pour les Départements.

2^o L'édition bi-mensuelle, composée du *Journal des Demoiselles* et de l'*Écho du Petit Courrier des Dames*, paraissant le 1^{er} et le 15, et coûtant 16 francs pour Paris et 18 francs pour les départements.

3^o L'édition bi-mensuelle avec patrons enfin, coûtant 20 fr. pour Paris et 24 pour les Départements.

— Quand ces éditions bi-mensuelles commenceront-elles à paraître?

— Dès le 1^{er} Avril.

— Et si quelques-unes de nos amies, appréciant comme vous cette amélioration, voulaient passer de l'édition jaune à la bi-mensuelle simple, et de la bleue actuelle à la bi-mensuelle avec patrons, est-ce qu'elles auraient à payer l'année entière, malgré les trois mois qui sont déjà écoulés?

— Non, elles n'en paieraient que les trois quarts. Par exemple, une abonnée à l'édition jaune qui désirerait recevoir, à partir d'Avril, l'édition bi-men-

suelle simple, aurait à nous envoyer, avec son numéro d'ordre, 4 fr. 50 seulement, au lieu de 6 fr., prix de l'année entière. Ou, si vous l'aimez mieux, 50 centimes pour chaque mois restant de l'année. De même, une abonnée Bleue actuelle qui souhaiterait notre nouvelle édition avec patrons, aurait à nous adresser 4 fr. 50.

— Oui, oui, je comprends... De sorte que celle de nous qui échangerait son édition jaune contre cette édition bi-mensuelle avec patrons, devrait payer 1 fr. par chaque mois restant; soit 9 fr. pour achever l'année.

— Tout juste! nous nous entendons parfaitement. Mais ne parlerons-nous que de cela?

— Encore deux mots, Jeanne : quand nous enverrez-vous le pendant du joli paysage que vous nous avez donné il y a quelque temps?

— Vous le trouverez dans le numéro de Mars.

— Ah! quel bonheur! Et vaudra-t-il l'autre?

— Le nom dont il est signé est déjà une garantie, Cicéri; et puis, il représente un site charmant.

— Quoi donc?

— Le château de Chenonceaux. Au reste, j'en ai là une épreuve dans mon manchon; vous allez voir.

Je fis l'exhibition de mon aquarelle au milieu des murmures approbateurs.

« C'est joli, dit Lucie; mais pour moi, il y a trop de vert.

— Trop de vert! s'écria impétueusement Marie; ne vois-tu pas que c'est un précieux joyau de pierre sortant d'un écrivain de velours émeraude?...

— Bravo! Marie... une phrase superbe!...

— Qu'est-ce donc que Chenonceaux? demanda je ne sais laquelle d'entre nous.

— Je vais vous le dire, répondit Lucie ouvrant un journal posé sur la table.

— Chenonceaux est une des résidences primitives les plus élégantes et les plus pittoresques du seizième siècle. Le château s'élève, comme par enchantement, au-dessus des eaux du Cher, dans lesquelles se reflètent ses façades — c'est ainsi que le dit Belleforest, l'historiographe de France sous Henri III, un « castel fleuroné, blasonné, flanqué de jolies tourelles, ajusté d'arabesques, orné » de cariatides, et tout contourné de balconnades » avec enjolivements dorés jusqu'au haut du faite, » ez pavillons et tourillons, lequel est devenu royal » et bien justement. »

A l'époque dont parle Belleforest, le château de Chenonceaux avait déjà subi bien des changements, car sa fondation remonte au règne de François I^{er}. Commencé par Catherine Briçonnet, femme de Thomas Boyer, général des finances en Italie, il avait passé aux mains de son fils, le baron de Saint-Cyergue, lorsque par suite d'accusation de malversations portée contre le général des finances, il tomba dans le domaine royal.

A partir de ce moment, l'histoire de Chenonceaux va évoquer les noms des plus illustres personnages du seizième siècle : c'est d'abord la cour si brillante de Henri II, cour de grands seigneurs, de poètes, de savants et d'artistes; la belle duchesse de Valentinois réunit autour d'elle Benvenuto Cellini, l'immortel sculpteur florentin — Philibert de Lorme et Lescot — Cousin et Jean Goujon.

Avec Catherine de Médicis, c'est une ère de splendeur nouvelle et non moins éclatante pour Chenonceaux. C'est le Tasse, accompagnant le cardinal d'Este à la cour de France — c'est Marie Stuart, venant demander quelque repos à ces délicieux ombrages. Et aux fêtes qu'on célèbre en son honneur, figurent tous les plus grands noms de la noblesse française.

A la mort d'Henri III, Louise de Vaudémont, sa veuve, se retira à Chenonceaux, et y vécut dans l'austérité du cloître. — Les somptueux appartements furent transformés en chapelles, en réfectoires, en cellules, et les religieuses Capucines s'installèrent dans la royale villa.

De la famille du duc de Mercœur, comte de Vaudémont, Chenonceaux passa successivement aux Vendôme, aux Bourbon-Condé, et enfin à un fermier général du dix-huitième siècle, Claude Dupin.

Alors c'est une autre physionomie. Les salons de madame Dupin réunissent les sommités littéraires de l'époque : Fontenelle et Buffon, l'abbé de Saint-Pierre, Condillac, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau !

— Est-ce que ce n'est pas sur une vitre de ce castel que François I^{er} a tracé, avec un diamant qu'il tira de son doigt, le distique si connu :

Souvent femme varie,
Bien fol, etc.

— Non, il paraît que c'est le long d'une fenêtre du château d'Amboise, et encore le sire de Brantôme raconte-t-il que le roi mit simplement : *Toute femme varie.*

— Voilà pourtant comme on écrit l'histoire ! exclama Marie d'un air tragi-comique ; puis, sans transition aucune, suivant son ordinaire : — Votre carnaval a-t-il été beau, mesdemoiselles ? demanda-t-elle ; ma sœur et moi avons eu quelque grands bals et quelques soirées intimes où nous nous sommes fort amusées.

— Moi je me suis bornée, comme Jeanne, aux réunions de famille, répondit Thérèse... mais c'est Adrienne qui a dû voler de fête en fête, de plaisir en plaisir !

— Ah ! ne m'en parlez plus, de plaisirs ! j'en ai par-dessus la tête ! s'écria Adrienne. Je soupire après le carême, après ces bonnes heures de solitude que l'on passe à réfléchir et à prier à l'ombre d'un pilier d'église, après ces prédications éloquentes qui vous remuent jusqu'au fond de l'âme et vous font faire de si utiles retours sur vous-même...

— Tu as cependant assisté à ces magnifiques bals costumés dont tout le monde s'entretient, interrompit Marie.

— Oui, fit indifféremment Adrienne.

— Si j'avais été à ta place, je répondrais par un autre oui que celui-là, je t'assure ! ce devait être un si joli, un si attrayant coup d'œil !... Comment étais-tu mise ?

— Bien simplement, dit Adrienne.

— Ainsi, tu ne t'es costumée ni en abeille, ni en étoile, ni en nuit d'orage, ni en jour de printemps, ni en pluie, ni en neige, ni en miroir, ni en serrure?... Oh ! si c'avait été moi !..

— Si c'avait été vous, Marie, vous auriez fait comme Adrienne, j'en suis certaine.

— Qu'a-t-elle donc fait ? demanda curieusement Marie.

— Jeanne ! murmura Adrienne d'une voix suppliante.

— Elle a employé l'argent que son mari lui avait donné pour ses travestissements, à organiser l'atelier d'une pauvre jeune ouvrière qui habite les combles de sa maison, et qui, faute d'un appartement convenable, ne pouvait parvenir à attirer la pratique chez elle. Puis, avec quelques rubans, quelques vieilles robes, quelques mètres de tarlatane et l'aide de cette jeune fille, elle s'est composé des costumes qui, pour n'être pas excentriques comme ceux qui excitent votre envie, n'en étaient pas moins gracieux et charmants dans leur simplicité. Aussi ils ont déjà valu quelques commandes à la protégée d'Adrienne. A l'avenir, bien certainement, l'ouvrage ne lui manquera plus !

— Voilà ce que j'appelle une charité bien entendue, fit Thérèse. Mais quelle est la jeune femme riche, autre qu'Adrienne, qui eût consenti, pour un pareil motif, à se laisser habiller, avec des vieilleries, par une couturière inexpérimentée et incon nue ?...

— J'aime à croire que toutes nos amies en eussent fait autant, répondis-je ; mais ce n'en est pas moins... un acte héroïque ; car tout ce que Paris compte d'illustrations se trouvait à ces fêtes !

— Jeanne, tu es une moqueuse, une indiscrette, une méchante ! s'écria Adrienne rougissante et confuse comme une pensionnaire, en face des éloges dont l'accablaient ces demoiselles.

Malgré ce reproche injuste échappé à sa modestie aux abois, je ne t'en raconte pas moins, ma Florence, ce trait où tu retrouveras notre amie tout entière :

Donner son superflu, c'est bien ; mais se priver, au milieu de sa richesse, pour faire une bonne action plus complète, des satisfactions qu'on était en droit de se permettre, voilà pour moi le superlatif de la charité et du bon emploi de la fortune.

JEANNE.

MODES

Déjà le rossignol fait retentir les bois.

Bientôt les feuilles et les fleurs de la plupart des arbres fruitiers briseront leur enveloppe pour respirer librement aux premiers rayons du soleil renaissant ; mais si nous ne voulons pas nous exposer, comme beaucoup d'entre elles, à être punies de notre témérité, ne mettons pas trop d'empressement à nous débarrasser de ces vêtements, un peu chauds à la vérité, que nous portons depuis plusieurs mois ; les fourrures seules peuvent de temps en temps retourner dans leurs cartons, sans cependant reprendre définitivement possession de leurs quartiers d'été.

Vous pouvez certainement préparer vos confections de demi-saison, les patrons que vous avez reçus pour l'hiver vous suffiront pour ce travail, en tenant les vêtements un peu plus courts. Il est facile de refaire un pardessus neuf d'un vêtement que vous avez déjà porté une ou deux années : s'il est passé, accident qui arrive souvent à tous ces draps légers-gris ou

fauve de toutes les nuances, il faudra le faire teindre en nuance plus foncée, puis vous disposerez l'ornement d'une manière différente ou vous le remplacerez par une garniture nouvelle. La passementerie, les biais, les boutons, boucles, olives, etc., sont prodigés, mais on peut aussi se contenter de plusieurs rangs de piquures, entre lesquels sont enfermées des ganèses.

Les renseignements pour toilettes de bal vous sont à peu près inutiles aujourd'hui; vous avez vu dans nos précédents articles, que les tuniques ont repris plus que jamais, cependant pour toilette de jeune fille elles ne sont pas indispensables, les riches ou les bouillonnés suffisent parfaitement pour orner une robe en tarlatane. Pour jeune femme la tunique-habit ou corsage-habit en taffetas ou en satin sur robe légère, a fini par se faire adopter. — Les coiffures en fleurs pour bal sont généralement avec traine, retombant sur les épaules et presque jusqu'à la taille. Mais si vous avez encore quelque toilette à préparer, je vous engage à consulter nos derniers articles, dans lesquels vous trouverez d'amples détails sur ce sujet.

C'est une erreur grande de supposer *« qu'une toilette de concert est une toilette de concert »*. — Cela dépend entièrement du genre de concert auquel vous devez assister; si c'est un concert par billets, au profit de quelque artiste ou de quelque œuvre, il serait fort ridicule de vous y rendre en robe décolletée; une jolie toilette de ville et autant que possible un chapeau clair; cette dernière condition n'est pas de rigueur, mais la majorité des chapeaux blancs roses, mauves, etc., etc., étaient une salle bien éclairée; il ne faudrait cependant pas vous croire forcées de vous priver d'une soirée agréable faute d'un chapeau, ou dans la nécessité d'en faire faire un pour cette circonstance; ma recommandation doit donc être de mettre votre plus joli chapeau. Je vais vous détailler quelques toilettes à adopter pour ces réunions où l'on n'est nullement pour briller, mais pour apporter sa petite part à l'aspect élégant de la salle.

Robe pour jeune fille en taffetas vert rayé de noir, ornée de velours noirs disposés en chaînons; corsage montant à basque plissée, col et manches à poignets en mousseline et entredeux brodés en mousseline garnis de valenciennes; pardessus en velours noir avec petite passementerie à grelots; capote bouillonnée en tulle blanc semé de perles noires, nœud et pans en velours vert; les nœuds sont entremêlés de dentelle noire; dessous, bandeaux en velours vert garnis de dentelle noire; petite touffe de fleurs en velours vert; brides en velours vert.

Une robe en foulard gris avec semé noir ornée de biais en taffetas noir, ceinture à pointe bordée de deux biais en taffetas, veste ornée des mêmes biais, chemisette fermée devant par une bande brodée garnie de chaque côté d'une valenciennes, col et poignets assortis, paletot en gros grain avec petites pattes en passementerie, capote en tulle bouillonné rose, un bouillonné en tulle retombe sur le chignon; sur le côté une petite touffe de roses moussues et au milieu le nœud avec, les indispensables, deux ou trois pans, dont je ne saurais trop vous recommander de ne pas exagérer la longueur.

Comme toilette de demi-deuil, une robe violette avec filets noirs formant carreaux, col avec poignet

en velours noir sur lequel retombe une valenciennes, poignets des sous-manches assortis. Casaque en drap noir ornée d'une passementerie avec jais; capote en crêpe blanc ornée de dentelle noire, avec velours violet, et fleurs en velours violet.

Pour jeune femme, robe en moire antique noire ornée d'une guipure surmontée d'un rouleau en taffetas, corsage avec de même ornement, reproduit en plus petit; collet en velours orné d'une guipure froncée sous une passementerie avec jais; col-juge avec entredeux en valenciennes; poignets, à patte, ornés de même. Capote en crêpe mauve recouvert d'une fanchon en blonde; plumes et nœuds en rubans mauves.

Robe en taffetas bleu, bordée dans le bas d'une corde bleue, le devant de la robe est orné d'entredeux en dentelle de Chantilly, brodée en jais, disposés en tablier; l'ornement remonte sur le corsage; de chaque côté du tablier on pose une dentelle de la largeur des entredeux, et l'on recouvre le pied d'une corde bleue; les épaulettes et le bas des manches sont également ornés d'entredeux, dentelle et corde; la basque du corsage, qui est fort longue, est bordée de la dentelle maintenue par la corde bleue; paletot en velours orné d'entredeux en dentelle brodée de jais. Capote en velours bleu avec fanchon en crêpe blanc.

Les toilettes pour concert de société, qui sont plutôt des soirées de musique, sont des toilettes de soirée; autant que possible il faut savoir à l'avance, de la maîtresse de la maison, si l'on doit avoir la robe décolletée, le corsage blanc ou pèlerine, ou le corsage montant.

Vous savez ce qui nous menace en ce moment pour les coiffures et ce qui est même déjà bien près de nous? ce sont les coiffures à l'Empire! coiffures un peu élevées sur le devant, frisées en toutes petites boucles comme les perruques des poupées, que l'on frie en les coiffant avec un peigne monillé; moyen qui réussirait peu pour des boucles en cheveux; mais la question de se coiffer n'est pas celle qui occupe, attendu que les cheveux les plus rétifs à la frisure feront d'aussi jolies coiffures que ceux qui frisent naturellement; il s'agit pour cela de savoir assujettir des frisons tout autour de la tête; on en place même sur les coques ou sur les chignons nattés. Aujourd'hui pour être bien coiffée il est préférable de n'avoir que peu de cheveux; les coiffeurs déploient alors tout leur talent et vous construisent un échafaudage magnifique de boucles, de nattes et de rouleaux; ils arriveront à détruire la teinture pour les cheveux en dissimulant les filets argentés sous cet amas de petits... postiches. Du reste, ils sont avoués par tout le monde; il est reconnu que l'on ne peut se coiffer sans cela!

Cependant je veux vous donner un moyen de vous coiffer sans le secours de ces faux cheveux, qui sont une assez grande dépense. Vous prendrez un peu de ouate, que vous assortirez à peu près à la nuance de vos cheveux, et vous en ferez de petits rouleaux que vous mettrez sous les bandeaux pour remplacer les crêpes; puis vous nouerez vos cheveux derrière la tête avec un cordon; vous les séparerez en deux mèches et vous ferez deux nattes, seulement jusqu'à la moitié de la longueur; vous repliez ces nattes en les faisant tomber un peu dans le cou, et vous ferez rejoindre sur le cordon les bouts des mèches, que vous natterez ensemble et que vous pliez également en plaçant

cette natte entre les deux autres; le peigne servira à retenir les trois nattes; les mèches des bandeaux seront nattées et passeront sur le haut des nattes pour terminer la coiffure. Si les cheveux n'étaient pas assez longs pour être pliés deux fois, il faudrait les séparer en trois et ajouter un bout de velours dans chaque natte. Vous aurez alors une charmante coiffure, tout à fait à la mode, ayant l'avantage de vous appartenir et d'être par conséquent plus solide, car, il n'est pas rare de voir ces cheveux, fixés seulement avec des épingles ou des peignes, se détacher et déranger ainsi toute la symétrie de la coiffure.

Avant de terminer, je répondrai encore une fois, à une question qui m'est posée sans cesse : — « Qu'est-ce qu'une jeune fille doit dépenser pour sa toilette? » Elle doit se contenter de la somme qui lui est allouée à cet effet, et établir d'avance son budget afin de ne pas aller au delà. Je connais une jeune fille qui se trouve très-malheureuse de n'avoir que 1,200 francs pour son entretien. Combien d'exclamations différentes j'entends de toutes parts à ce chiffre de 1,200 francs ! « Il n'est pas possible de se mettre convenablement avec 1,200 francs, » disent les unes; d'autres, moins favorisées de la fortune et plus habiles peut-être dans l'administration de leurs affaires, s'écrient : « Mais 1,200 francs, voilà de quoi habiller plusieurs personnes ! »

Examinons un peu cette question. Vos parents, voulant vous accoutumer à l'ordre et à l'économie,

vous donnent la somme qu'ils ont l'habitude de dépenser pour vous; c'est à vous, à présent, à diriger votre petite fortune; il s'agit de calculer d'après votre revenu ce que vous voulez dépenser pour chaque partie de votre toilette et de vous dire d'avance que vous donnerez tant à votre modiste, tant à votre couturière; que vous mettrez tant pour les chaussures, tant pour les gants, tant pour le linge, etc.; sans oublier les menus objets qui dans la toilette des jeunes filles, montent quelquefois plus haut qu'elles ne pensent. Après avoir ainsi disposé votre budget, si vous vous trouviez avoir de l'excédant, mettez-le de côté pour une circonstance imprévue: soit un bal pour lequel vous serez bien aise d'avoir une toilette nouvelle, soit pour un cadeau à offrir à une amie qui se mariera, ou encore pour une bonne œuvre à laquelle vous serez heureuse de pouvoir coopérer. Si, au contraire, vos dépenses se trouvaient dépasser la pension que vos parents vous donnent, retranchez un peu sur chaque objet et vous arriverez à faire votre *balance*; vous verrez que vous aurez bientôt quelques économies si vous faites vous-mêmes vos robes, vos chapeaux et bien d'autres choses, sans le secours des ouvrières, qui ne peuvent jamais tirer parti de tous les morceaux d'étoffes, de rubans et de dentelles, en un mot, de tous les trésors que vous avez dans vos tiroirs. Nos patrons et nos conseils ne manqueront pas aux jeunes filles qui voudront s'occuper de ces travaux.

EXPLICATIONS

Planche III

COTÉ DES BRODERIES. — 1, Devant de robe de baby — 2 à 6, Camisole — 7, S. L. enlacés pour taie d'oreiller — 8 et 9, Pelote — 10, Petit semé — 11, Mouchoir avec H. L. — 12, Coin de cravate — 13, *Emilie* — 14, M. P. — 15, E. U. pour drap — 16, T. B. — 17, Coin de cravate — 18, M. B. enlacés — 19, B. S. — 20, L. M., Linge de table — 21, *Jenny* — 22, *Noémie* — 23, Écusson avec L. B. — 24, M. C., taie d'oreiller — 25, B. L. — 26, *Clémentine* — 27, *Agathe* — 28, *Gertrude* — 29, G. C., taie d'oreiller — 30 et 31, Parure — 32, J. P. — 33, B. L. enlacés, linge de table — 34, C. Q., taie d'oreiller — 35 et 36, Parure.

COTÉ DES PATRONS. — 1 à 8, Camisole — 9 à 16, Robe pour petit garçon de deux à trois ans — 17, M. G. enlacés, linge de table — 18, Dessin pour pan de ceinture — 19, F. L. enlacés — 20, *Françoise* — 21, T. F. enlacés à l'impériale — 22 et 23, Pochette à ouvrage — 24 à 26, Pointe tricotée — 27, Passementerie — 28 et 29, Bourse au crochet — 30 à 33, Fleur en papier.

COTÉ DES BRODERIES

DESSINS DE M. GOUYON, 43, RUE DU BAC.

- 1, TABLIER pour la robe de baby donnée en Février (1 à 7, côté des patrons). Lacet broderie russe.
- 2 à 6, CAMISOLE.
- 2, Col.
- 3, Poignet.
- 4, Bande pour le devant.
- 5, Dessus d'épaule.
- 6, Garniture.

Dessin plumetis, cordonnet et jours, pour la camisole 1 à 8, côté des patrons.

7, S. L. enlacés, pour taie d'oreiller, feston et pois.

8 et 9, PELOTE avec A. A. enlacés.

8, Garniture.

9, Dessus de la pelote.

Feston et cordonnet.

10, PETIT SEMÉ, cordonnet ou broderie au passé.

11, MOUCHOIR avec H. L., feston et cordonnet.

12, COIN DE CRAVATE, broderie russe ou cordonnet, plumetis et point de sable.

13, *Emilie*, broderie russe ou cordonnet et plumetis.

14, M. P., plumetis et cordonnet.

15, E. U., pour drap, plumetis, cordonnet et feston.

16, T. B., plumetis et cordonnet.

17, COIN DE CRAVATE, plumetis et cordonnet. Cette branche se fait en soie de plusieurs couleurs; elle peut s'employer aussi pour boutonnière de chemise d'homme.

18, M. B., plumetis et cordonnet.

19, B. S., plumetis, cordonnet et point de sable.

20, L. M., pour linge de table, plumetis, cordonnet et pois.

21, Jenny, plumetis, cordonnet et pois.

22, Noémie, plumetis, cordonnet et feston.

23, Ecusson avec L. B., plumetis et cordonnet.

24, M. C., pour taie d'oreiller, plumetis, cordonnet et pois.

25, B. L., pour linge de table, plumetis.

26, Clémentine, plumetis et cordonnet.

27, Agathe, plumetis et cordonnet.

28, Gertrude, plumetis et cordonnet.

29, G. C., pour taie d'oreiller, plumetis, cordonnet et pois.

30 et 31, PARURE en toile avec garniture en mi-gnardise; plumetis et point de sable.

32, J. P., plumetis et cordonnet.

33, B. L. enlacés, linge de table, plumetis.

34, C. Q., taie d'oreiller, plumetis, cordonnet et pois.

35 et 36, PARURE, plumetis et cordonnet.

COTÉ DES PATRONS.

1 à 8, CAMISOLE.

1, Devant.

2, Moitié du dos.

3, Bande.

4, Manche.

5, Poignet de la manche.

6, Moitié du col.

7, Dessus d'épaule.

8, Croquis.

Les plis pour le devant sont indiqués au n° 1. La ligne pleine figure le pli de l'étoffe; les deux lignes ponctuées, les deux parties rapprochées l'une sur l'autre et le trait sur lequel se fait, soit une piqure, soit de petits points devant. Les plis ne doivent pas être cousus plus bas que l'endroit indiqué; on peut les arrêter par une bande en biais de 5 millimètres piqués des deux côtés. La bande n° 3 est rapportée sur le devant, elle est piquée des deux côtés, et c'est sur cette bande que l'on fait les boutonnières. La camisole est garnie ou d'une valencienne ou d'une petite bande festonnée; on peut aussi broder tous les accessoires sur les n° 2 à 6, côté des broderies. Dans ce cas, on fera les boutonnières sur la camisole, et la bande rapportée sera fixée sur un des côtés par une piqure, et maintenue en haut par le poignet du bas; en bas, elle sera prolongée dans l'ourlet.

9 à 16, COSTUME DE PETIT GARÇON de deux à trois ans.

9, Devant.

10, Dos.

11, Baudrier.

12, Manche.

13, Ceinture.

14 et 15, Pans de la ceinture.

16, Croquis.

Ce petit costume se fait en popeline ou piqué; il est découpé à dents arrondies et bordé d'un galon noir. Le baudrier doit être fixé sur le corsage à la lettre I, seulement à la pointe portant cette lettre; l'autre partie marquée I viendra se fixer par une agrafe au même point, lorsque le corsage sera boutonné; les deux pans 14 et 15 seront réunis à la ceinture sur le côté C H; en plaçant toutes les lettres C les unes sur les autres; ainsi, le n° 15 d'abord sera fixé C' sur C, le pan n° 14 C'' sur C', puis ce côté de la ceinture sera fixé au corsage aux lettres C H; lorsque le corsage sera boutonné, on attachera le côté C de la ceinture par deux boutons à l'autre partie, puis le baudrier sera fixé par des agrafes aux lettres I et C.

17, M. G. enlacés, pour linge de table, plumetis.

18, Dessin pour pan de ceinture, en broderie russe.

Ce dessin s'exécute en noir sur toutes nuances, ou sur couleur en teinte un peu plus foncée; selon la largeur de la ceinture, on peut broder tout le dessin, les trois palmes, ou seulement la palme du haut.

19, F. L. enlacés, plumetis.

20, Françoise,

21, T. F. enlacés à l'impériale, pour linge de table. On peut exécuter les deux T en coton blanc, et la lettre F en coton rouge.

22 et 23, POCHETTE A OUVRAGE.

22, Détail du travail.

23, Croquis de la pochette.

Cette pochette se fait en cuir gris brodé en soutache grise et perles noires. Il faut, dans les endroits où la soutache croise, ne pas la couper, mais la faire passer à l'envers en l'enfilant dans une aiguille à tapisserie.

Le n° 22 servira de patron pour le cuir et la doublure. La doublure est en taffetas légèrement ouaté et piqué à carreaux. La broderie terminée, vous taillez le cuir sur le patron n° 22, sans laisser de remplis; vous réunissez le cuir et la doublure, à laquelle vous faites un rempli, par un surjet. — Pliez l'extrémité carrée de la pochette entre le dessin et le dessin du milieu, réunissez ces deux parties par un surjet, puis vous couvrez tous vos surjets avec une petite corde à deux brins gris et un noir; au milieu de la pointe vous tournez votre corde pour former une boucle qui servira de bride pour le bouton; ce bouton est gris, assorti à la soutache avec une ou plusieurs perles noires. La pochette avec les fournitures, sauf la doublure, est de 10 francs.

24 à 26, POINTE en laine tricotée.

24, Détail du fond.

25, Détail de la dentelle.

26, Croquis de la pointe.

Prenez 20 grammes de laine Ternaux très-fine et deux aiguilles à tricoter grosses en fer ou fines en bois. Elle se fait toute blanche ou le fond blanc et la dentelle en couleur, ou le fond en couleur et la dentelle en blanc; il faudrait alors prendre moitié laine blanche et moitié laine de couleur.

Commencez par le fond n° 24, qui vous donne un petit échantillon du tricot grossi.

Montez 11 mailles.

1^{er} RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 passe — 1 maille simple — 1 passe — 2 mailles ensemble — 3 mailles simples — 1 surjet simple — 1 passe — 1 maille simple — 1 passe — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (il doit rester 13 mailles sur l'aiguille).

2^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 11 mailles à l'envers — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (13 mailles sur l'aiguille).

3^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 passe — 3 mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble — 1 maille simple — 1 surjet simple — 1 passe — 3 mailles simples — 1 passe — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (15 mailles sur l'aiguille).

4^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 13 mailles à l'envers — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (15 mailles).

5^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 passe — 5 mailles simples — 1 passe — 1 surjet double — 1 passe — 5 mailles simples — 1 passe — 1 maille simple prise derrière l'aiguille (17 mailles).

6^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 15 mailles à l'envers — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (17 mailles).

7^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 passe — 1 maille simple — 1 passe — 4 mailles simples — 1 surjet simple — 1 passe — 1 maille simple — 1 passe — 2 mailles ensemble — 4 mailles simples — 1 passe — 1 maille simple — 1 passe — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (21 mailles).

8^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 19 mailles à l'envers — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (21 mailles).

9^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 passe — 3 mailles simples — 1 passe — 2 fois : (2 mailles ensemble — 1 maille simple — 1 surjet simple — 1 passe — 3 mailles simples — 1 passe) — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (23 mailles).

10^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 21 mailles à l'envers — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (23 mailles).

11^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 passe — 5 mailles simples — 1 passe — 2 fois : (1 surjet double — 1 passe — 5 mailles simples — 1 passe) — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (25 mailles).

12^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 23 mailles à l'envers — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (25 mailles).

13^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 passe — 1 maille simple — 1 passe — 4 mailles simples — 1 surjet simple — 1 passe — 1 maille simple — 1 passe — 2 mailles ensemble — 4 mailles simples — 1 passe — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (29 mailles).

14^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 27 mailles à l'envers — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (29 mailles).

15^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 passe — 3 fois : (3 mailles simples — 1 passe — 2 mailles ensemble — 1 maille simple — 1 surjet

simple — 1 passe) — 3 mailles simples — 1 passe — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (31 mailles).

16^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 29 mailles à l'envers — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (31 mailles).

17^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 1 passe — 3 fois : (5 mailles simples — 1 passe — 1 surjet double — 1 passe) — 5 mailles simples — 1 passe — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (33 mailles).

18^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 31 mailles à l'envers — 1 maille simple prise derrière l'aiguille — (33 mailles).

Vous voyez que vous formez un carreau tous les 6 rangs, vous continuerez donc ainsi en reprenant l'explication au 13^e rang, et en répétant le carreau du milieu autant de fois qu'il sera nécessaire ; ce sont seulement les carreaux du commencement et de la fin de ce rang qui diffèrent pour en former un nouveau. Vous élargirez toujours cette pointe et vous rabatrez lorsque vous aurez 25 carreaux sur le côté.

Pour la dentelle, montez 546 mailles qui vous serviront pour les 32 dessins ; comme ces dessins se font tous de même, nous ne donnerons l'explication que d'un seul, à partir du 3^e rang.

1^{er} RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 544 mailles simples — 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

2^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — 544 mailles à l'envers — 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

3^e RANG. 1 maille à l'envers sans tricoter — + 3 fois : (2 mailles ensemble) — 5 fois : (1 passe — 1 maille simple) — 1 passe — 3 fois : (1 surjet simple) — retournez au signe + pour faire les autres dessins, et terminez par 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

4^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — + 17 mailles à l'envers — retournez au signe + — 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

5^e RANG. — Comme le 3^e.

6^e RANG. — Comme le 4^e.

7^e RANG. — Comme le 3^e.

8^e RANG. — Comme le 4^e.

9^e RANG. — Comme le 3^e.

10^e RANG. — Comme le 4^e.

11^e RANG. — Comme le 3^e.

12^e RANG. — Comme le 4^e.

13^e RANG. — Comme le 3^e.

14^e RANG. — Comme le 4^e.

15^e RANG. — Comme le 3^e.

16^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — + 1 maille à l'envers — 2 mailles ensemble à l'envers — 11 mailles à l'envers — 2 mailles ensemble à l'envers — 1 maille à l'envers — retournez au signe + et terminez par 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

17^e RANG. — 1 maille à l'envers sans tricoter — + 15 mailles simples — retournez au signe + — 1 maille simple prise derrière l'aiguille.

18^e RANG. — Comme le 17^e.

19^e RANG. — Rabattez les mailles.

Cette dentelle se coud au bord du fond en tricot,

comme l'indique le n° 26, en fronçant seulement un peu à la pointe.

27, PASSEMENTERIE pour confection.

Taillez une bande cintrée en carton mince, large de 15 millimètres, ayant 46 centimètres de longueur à l'extérieur du cercle, et 36 centimètres à l'intérieur; bâtissez sur ce carton 7 ganses carrées, en les tenant aussi rapprochées que possible; la première, c'est-à-dire la plus longue, est peu tendue, la dernière est tendue très-fortement; vous bâtirez donc les sept ganses en commençant par la plus longue et les tendant graduellement de plus en plus. Vous réunissez ensuite vos ganses avec du fil de lin, piquez l'aiguille au milieu de la ganse dessus, vous la faites sortir au milieu sur le côté qui touche la ganse suivante, dans le côté de laquelle vous piquez l'aiguille pour la faire sortir au milieu dessus. Vous faites tous points arrière, en piquant alternativement l'aiguille au milieu dessus et la sortant sur le côté, ou la piquant sur le côté et la faisant sortir dessus. Lorsque toutes vos ganses sont réunies, vous les tournez pour lui donner la forme du dessin n° 27, puis vous fixez les ganses aux endroits où elles se croisent par quelques points avec le même fil; vous placerez ensuite vos perles, puis les cordes et les grelots, que l'on se procure chez madame Drevet, 70, rue du Faubourg-Saint-Martin.

28 et 29, BOURSE MARQUISE en cordonnet et fil d'or.

28, Détail du travail.

29, Croquis de la bourse montée.

Le croquis n° 12 est le 16^e du dessin, et commence au 3^e rang; tout le travail se fait en demi-bridés avec du cordonnet et du fil d'or; il faut une bobine de fil d'or et une bobine de cordonnet.

Montez une chaîne de 4 mailles en cordonnet d'or, fermez la chaîne et faites au 1^{er} rang 3 demi-bridés dans chaque maille-chainette.

2^e RANG. — 2 demi-bridés dans chacune des mailles du rang précédent, c'est-à-dire 24 mailles.

3^e RANG. — Premier du croquis n° 28. Vous commencez à travailler avec le fil d'or et la soie 3 fois : (1 demi-bride fil d'or — 1 demi-bride soie — 1 demi-bride fil d'or et 1 demi-bride soie prises dans la même maille).

Pour tous les autres rangs, vous suivez le travail sur le croquis n° 28, en répétant à chaque rang 16 fois le dessin.

Vous faites deux ronds ainsi, puis vous les réunissez par un rang de demi-bridés, en les laissant séparés sur la largeur du fermoir, vous faites ensuite l'écaille en fil d'or qui forme dentelle et qui se compose de deux rangs.

1^{er} RANG. — 2 brides dans la même maille — + 3 mailles-chainettes — 2 brides dans la même maille que les deux autres brides — 2 brides dans la 3^e maille — retournez au signe + — terminez par 2 brides dans la même maille.

2^e RANG. — + 7 brides dans le jour, formées

par les 3 mailles-chainettes au rang précédent — 1 demi-bride dans le jour entre les brides qui ne sont séparées par aucune maille-chainette.

On se procurera les fournitures pour ce travail et la pochette, chez mademoiselle Ribaut, 3, rue de Rohan; le prix du fil d'or et de 2 fr. la bobine; le cordonnet 1 fr. 25 ou 1 fr. 50 la bobine, suivant la nuance, et le fermoir 2 fr. 50.

30 à 33, FLEUR en papier (crocus).

30, Croquis de la fleur.

31, 32 et 33, Patrons des pétales pour trois grosseurs de fleurs.

Taillez pour une fleur 6 pétales de la même grandeur, et gaufréz-les avec la pince; le cœur se compose de 8 pistils attachés ensemble; puis on colle 3 pétales autour de ces pistils et les 3 autres après en les contrariant avec les précédents. Ensuite vous passez la tige au papier vert en fixant de petites feuilles de distance en distance.

Cette fleur se fait en toutes couleurs; on trouve les fournitures nécessaires, maison Beaussier, F. Perinelle, successeur, 43, rue Richelieu.

TAPISSERIE COLORIÉE.

Dessin de pouff, coussin ou petit tabouret; sur canevass très-fin, ce dessin peut servir pour tabouret de piano; le mais s'exécute en soie d'Alger ou cordonnet, le blanc en cordonnet.

GRAVURE DE MODES

Première toilette. — Robe en popeline ornée de trois biais en taffetas formant grecques; dans le creux de chaque grecque sont posées trois olives en passementerie. — Pardessus pareil à la robe, orné de même. — Capote en taffetas bordée d'un tuyauté en velours; dessous, primevères assorties à la nuance du velours. — Col et manchettes en toile.

Toilette de petit garçon de deux à trois ans. — Blouse en cachemire blanc de forme princesse, ornée d'un velours bleu traversé par de petites pattes blanches en galon de soie blanc. — Chemisette en batiste garnie d'une petite valenciennaise. — Bottes en chevreau.

Toilette de petite soirée pour jeune fille. — Robe en foulard rayé, découpée en pointes, bordées d'un velours noir avec un bouton dans le creux de chaque dent, retombant sur une bande en taffetas uni, une bande en foulard comme la jupe, bordée de velours, soutenant une rangée de boutons et couvrant la tête d'un volant en taffetas uni. — Corsage en mousseline avec plastron formé par des carrés brodés, alternant avec des carrés unis, sur lesquels passe un velours qui fait transparent sous les carrés brodés; le col, fait avec des carrés diminuant de grandeur, est garni d'une valenciennaise; le poignet de la manche est assorti. — Ceinture à pans avec chou en ruban. — Coiffure en velours vert.



ÉPHÉMÉRIDES

31 MARS 1349. — CESSIION DU DAUPHINÉ A LA FRANCE.

Ce fut le Dauphin Humbert II, qui accomplit ce grand événement. Ayant perdu son fils, l'unique héritier de sa couronne, il fit un voyage en Terre-Sainte, et à son retour il abandonna ses États à Charles V le Sage, sous la condition qu'ils seraient

désormais l'apanage du fils aîné du roi de France. Le lendemain, Humbert II prit le froc des Frères-Prêcheurs et il vécut dans le cloître d'une vie ignorée et paisible.

Mosaïque

Cours au désert, mon fils, observe la cigogne : elle porte sur ses ailes son père âgé, elle le soigne dans ses infirmités, elle pourvoit à tous ses besoins ; la piété d'un enfant est plus douce que l'encens de Perse, plus délicate que les parfums qu'un vent chaud fait exhaler des plantes de l'Arabie.

Préceptes arabes.

CHARADE.

Mon premier, émaillé de fleurs et de verdure,
Rafraîchit nos regards et nourrit nos troupeaux ;
Quelquefois mon dernier, dans mainte procédure,
Facilite un accord entre deux camps rivaux :
Si ton cœur généreux risque telle aventure,
Que du moins mon entier assure ton repos !

J. DE G.

Mot du Logogriphe de Février : **HENRI**, où l'on trouve : RIEN, RHIN, NÉRI, HIER, ÉRIN, IRE, HEIN.

EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER : Qui a compagnon a maître.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.



Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Filles-du-Calvaire, 1.

32^e Année Mars 1865

Amsterdam Desterberg Boulevard de la Dame 3^e No 100

Ayuntamiento de Madrid

S. E. Fuller 51, Pall Mall London

N^o III

Amsterdam Desterberg Vysebranská 3. 52

